



Ce texte est publié sous licence Creative Commons 2.0 France. Vous ne pouvez pas en faire une utilisation commerciale. Si vous le citez, indiquez sa provenance (www.samantdi.net) et ne le modifiez pas, merci.

PREAMBULE

Le café des Platanes, sur la place du village, avait eu une grande importance dans leur vie à tous, sans qu'ils en aient conscience.

Dans les années 1935, les trois soeurs Lebel, Gabrielle, Germaine et Garance, avaient hérité de leurs parents plusieurs commerces. Gabrielle avait choisi le Café des Platanes, tandis que Germaine avait lancé avec son mari méridional fraîchement épousé et dont on ne savait pas grand-chose, l'idée de projeter des films dans l'arrière-salle du Café de la Préfecture, à trente kilomètres de là. Quant à Garance, elle avait épousé un coiffeur et leur devanture s'ornait de l'inscription "Chez Moustache" en lettres chantournées.

Gabrielle avait gardé à son service Delphine, femme taiseuse et vaillante, que ses parents employaient déjà. Elle avait recueilli une parente éloignée, une fillette prénommée Paula qui avait l'âge de Linette, fille de Gabrielle. Les deux petites prirent l'habitude de jouer ensemble et Linette, sensible et généreuse, ne voyait aucune différence entre ses amies "comme il faut" et Paula, la petite protégée de la serveuse-cuisinière-femme de charge.

Au café des Platanes des messieurs très respectables venaient boire un

Martini pendant que les dames jouaient au Rami en sirotant un vin de Malaga, un doigt seulement, Delphine... mon Dieu la tête me tourne, les petites, allez jouer ailleurs... Comme Paula est devenue jolie, et comme Linette est fragile, elle pleure pour un rien, elle restera ici au Café des Platanes, comme ses parents et ses grands-parents avant elle... Tiens, voilà Maître Corbeau, notre notaire si élégant avec son chapeau melon, suivi de près par son partenaire de jeux le Docteur Bardamu. Ils vont s'asseoir comme tous les jours autour de la petite table ronde et entamer une partie de dominos avant de rentrer chez eux.

Mais voici que la Guerre arrive... Bruits de bottes, il s'agit de prendre le Maquis. La flotte de Toulon s'est sabordée, le café-cinéma de la Préfecture accueille les cousins de là-bas venus se réfugier ici, dont le dernier des fils, petit brun aux idées bien arrêtées, est entré en Résistance.

A la Libération, le cousin arrive en triomphateur. Comme il paraît beau, auréolé de sa victoire, le petit brun frisé et souriant ! Il s'intronise chaperon de la douce Lisette et fait battre le cœur de ses amies, et voilà que toutes les filles "comme-il-faut" se mettent à rêver au jeune héros. Mais lui, il ne voit que Paula et son regard farouche, Paula et sa peau blanche, Paula et ses silences.

Ils vont s'aimer, tous les deux, mais enfin Pierrot, tu ne vas pas épouser cette fille, elle est bien jolie mais d'où sort-elle, et enfin, elle a été recueillie par notre femme-à-tout-faire, ce sont des gens honnêtes, mais enfin, ces gens-là, tu sais bien... ils n'ont rien, et nous, avec notre Café des Platanes, notre Cinéma de la Préfecture...

Non, Pierrot n'épousera pas Paula, il n'est pas fou, il a sa vie à construire, et des alliances à nouer pour réussir, il a de l'ambition, il a besoin d'appuis, il les aura.

Mais renoncer à Paula, il ne le pourra pas davantage, alors, il épousera une jeune-fille-comme-il-faut, et gardera Paula-la-silencieuse, Paula-qui-ne-demande-rien, Paula-qui-sait-rester-à-sa-place comme maîtresse, et cela durera jusqu'à ce que la mort les sépare.

Quel édifiant conte de Noël, chers lecteurs... Parce que bien sûr, vous l'aurez deviné, Pierrot et Paula, derrière leurs habits de personnages, ce sont mes parents.

LE MARIAGE DE GERMAINE

Quand j'étais enfant, j'aimais beaucoup fouiller partout, en particulier dans les armoires de ma mère. Je ne savais pas très bien ce que je cherchais, ou plutôt, si : je cherchais à savoir toutes les choses secrètes que les adultes me cachaient, à commencer par le nom de mon père. Dans une vieille boîte s'éparpillaient de vieilles photos dont une me fascinait tout particulièrement. C'était celle-ci :



En la tournant, on pouvait lire ceci :



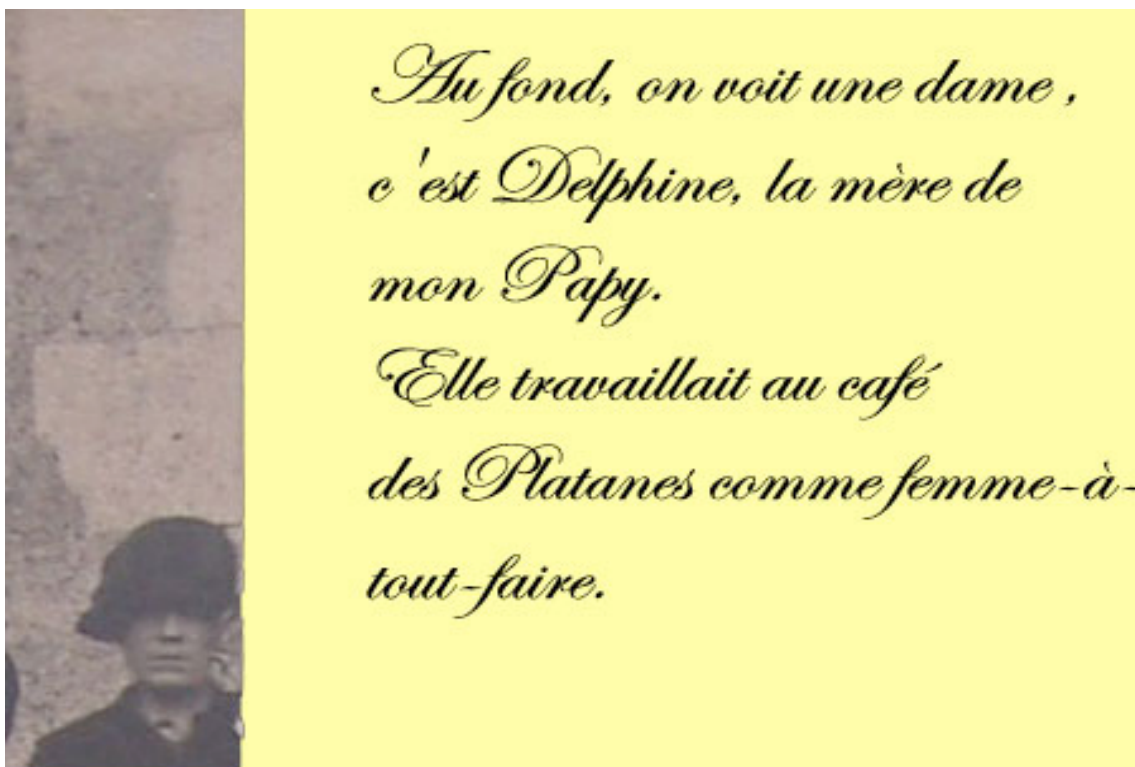
Noce de Germaine, 16 avril 1928 et la signature de Madame ...

A vrai dire, c'était la seule photo de mariage qu'il y eût chez moi, car nous étions une famille où les gens ne se mariaient pas.

La mariée était la fille de Monsieur et Madame Lebel, qui tenaient le Café des Platanes.



Monsieur et Madame Lebel avaient fière allure et étaient des notables.



Bien sûr, quand j'étais enfant, je ne savais pas qui était la dame avec l'étrange chapeau sur la tête, mais elle me plaisait tout particulièrement. Elle avait l'air vraiment bizarre. Longtemps, j'ai cru qu'elle s'appelait Germaine. Mais cet été, j'ai demandé des précisions à ma mère et j'ai su qu'elle s'appelait Garance. (Germaine, c'est la mariée et elle épouse le coiffeur).



Garance, elle a vraiment un drôle de chapeau ! Et ce maquillage, vous avez vu ça ?

Bien des années après, longtemps longtemps après, j'ai découvert que Garance avait épousé l'oncle de mon père. Je me plais à croire que c'est lui sur la photo. Mais rien n'est moins sûr, car, avant de l'épouser, elle avait été fiancée à un certain Monsieur Lapisse, auquel elle avait renoncé car son nom était trop laid.

Alors, ce joli brun est-il Lapis ou Lazzuli ?

En tout cas, c'est à cause de Garance que tout est arrivé entre mes parents, puisque c'est pour les rejoindre, elle et son mari Lazzuli que mon père est arrivé au café des Platanes.

Cet été ma mère m'a raconté beaucoup d'anecdotes très intéressantes sur la vie au Café des Platanes, sur ses années d'enfance... Cela pourra alimenter les longues soirées d'hiver et je ne manquerai pas de vous faire partager ces historiettes.

LA TROISIÈME SOEUR LABEL



Les Label avaient trois filles auxquelles ils avaient donné trois prénoms commençant par la lettre G. : Gabrielle, Garance et Germaine. Elles avaient trois personnalités très différentes. Germaine, la mariée de la photo, conjugait une gentillesse naïve et une laideur affirmée qui lui valaient le mépris de sa mère et la bienveillance de son père. On lui trouva, peu de temps avant que ne sonne le glas de la trentaine, un époux de belle stature, Henri, le coiffeur avec lequel elle coula une vie heureuse et sans histoire. Ils eurent un fils unique, Riri, qui reprit le salon "chez Moustache" et se maria lui-même tardivement avec une veuve. Cette veuve avait pour particularité de rester cloîtrée le jour et de ne sortir que la nuit. Les voisins la voyaient, dès le crépuscule, jardiner, étendre son linge, peler des légumes sur la terrasse... mais aux premières lueurs du jour, elle refermait les volets et s'enfermait au plus profond de la maison, laissant Riri prendre son quart de jour.

Avec Gabrielle commencent les mystères et les secrets. Gabrielle n'est

pas sur la photo car Gabrielle vivait alors à Paris avec Gustave, son mari garagiste. A Paris ! Lieu insensé, ville où se fondent et se confondent les turpitudes et les ambitions. Gabrielle avait dû quitter la famille, chassée pour avoir choisi l'amour aux dépens de la réputation. Que la pauvre Germaine ait été contrainte d'épouser un coiffeur, on le comprenait : elle serait, sinon, restée vieille fille, mais pourquoi la fraîche et plaisante Gabrielle s'était-elle amourachée de Gustave Pertamier, le mécano ?

Sa soeur Garance avait poussé les hauts cris et les parents avec elle, car dans cette famille, les décisions étaient prises par Garance, dont la personnalité indomptable avait mis tout le monde au pas.

Ce mariage ne se fera pas ! avait tempêté le père.

Si tu épouses cet ouvrier, tu peux prendre la porte! avait menacé la mère.

Tu n'es plus ma soeur si tu prends le nom de ce type ! avait asséné la soeur.

Gabrielle la Belle avait dit : Je ne vous aime pas, vous me dégoûtez. Gustave et moi allons nous marier et tenter notre chance à Paris.

Elle partit sans se retourner, elle n'eut pas de noces, elle. Elle se maria en catimini avec son Gustave, pensant ne jamais remettre les pieds au Café des Platanes.

Elle ne se doutait pas qu'un jour, ses parents la supplieraient de revenir et de s'installer derrière le bar avec son mari.

Mon arrière grand-mère de coeur, Delphine, la femme-à-tout-faire du Café des Platanes, entendait les cris, les portes qui claquaient, les hurlements. Elle ne disait rien. C'était une femme silencieuse et travailleuse. Elle vouait à ses patrons une sorte d'attachement filial, tout en connaissant leurs défauts. Cet attachement devait mettre en rage plus d'une fois mon Papy, militant communiste, qui voyait là une preuve de l'aliénation de sa mère, qui avait travaillé dès l'enfance et ne savait ni lire ni écrire.

Mais il en était ainsi : la saga de la famille Lebel se racontait chez nous jour après jour, comme aujourd'hui peut-être les femmes-à-tout-faire suivent Santa Barbara ou Les Feux de l'Amour.

Et moi, cent ans plus tard, c'est cette histoire-là que j'ai envie de raconter. C'est aussi mon histoire, et peut-être, un peu, la vôtre.

Qui sait ?

LE TANDEM



Garance animait le café de son dynamisme et de sa bonne humeur. Vive, la langue bien pendue, elle était une de ces femmes modernes des années 1920, n'ayant pas froid aux yeux et menant sa vie tambour battant.

Elle ne refusait jamais de boire un verre avec les clients et jouait avec eux à de longues parties de rami, crapette ou bridge (la belote était considérée comme trop vulgaire pour le Café des Platanes, qui ne recevait que le meilleur public).

Elle avait de nombreux admirateurs et, à part Monsieur Lapisse, son fiancé répudié pour cause d'incompatibilité onomastique, on ne lui connaissait guère de bonnes aventures. Elle plaisait pourtant beaucoup, non qu'elle fût jolie, mais comme disait Maman, elle avait quelque chose.

Tapant du pied, jurant, fumant de longues cigarettes, habillée souvent à la garçonne, elle amusait les commères. Mais sa célébrité prit un tour décisif quand Garance fit emplette d'un tandem.

Un tandem ! En 1930, personne n'avait jamais vu ça au village. Mais où avait-elle trouvé cette machine insensée? Elle l'avait fait venir, qui sait d'où, d'Agen, de Toulouse, ou peut-être même de Paris (ah Paris !).

Et surtout pourquoi un tandem, surtout quand on est célibataire?

Bientôt, la réponse s'imposa : Garance faisait du tandem avec son beau-frère Henri le coiffeur. Les commères, l'oeil rond, assises sur les chaises devant le pas de la porte au premier rayon de soleil, crurent tomber à la renverse quand elles virent passer la bicyclette à trois roues et deux sièges, avec Garance au guidon et Henri à l'arrière.

Dès lors, les langues allèrent bon train.

"Et toi, Germaine, tu n'as pas envie d'y monter, sur cette machine?"

Germaine souriait de ses yeux bleu délavé : elle aurait eu bien trop peur, c'est que Garance pédalait avec énergie, elle n'aurait pu suivre le mouvement, elle en aurait eu la tête tournée... A cette seule pensée, elle amenait à son visage un mouchoir de dentelle parfumé d'un peu de menthe, pour se remonter. Alors, les commères levaient les yeux au ciel : dans ce cas-là, il n'y a plus rien à dire !

Elles n'en continuaient pas moins de ricaner en voyant filer le tandem sur les routes environnantes, rapide comme l'éclair, précédé du rire sonore de Garance et des cris amusés d'Henri : "Allons, allons, pas si vite!" Maman en rit encore. Elle a vu le spectacle, petite fille ébahie devant cette nouveauté, assise à côté de Delphine, appelée "Tatie", chez laquelle, d'elle-même, elle avait choisi de vivre, à l'âge de neuf ans.

Tu comprends, ils étaient sportifs tous les deux, ils aimaient se dépenser, courir, transpirer... Ils avaient de l'énergie à revendre. Je ne crois pas que Garance ait été la maîtresse d'Henri, même si tout le monde le disait à l'époque. Je crois que c'était de la camaraderie. Mais elle lui a quand même mis le grappin dessus, d'une autre façon, en décidant toujours de ce qu'ils feraient tous les trois, et Germaine suivait aveuglément son mari qui n'obéissait qu'à Garance.

Mais tout a changé quand Garance, alors qu'elle avait largement passé l'âge, a décidé de se marier avec un type que personne ne connaissait...

LE MARIAGE DE GARANCE

Garance répondait aux surnoms de : « la môme crevette » ou « tremblette » pour des raisons inconnues et qui tiennent, selon ma mère, au fait qu'elle avait fait des études à Toulouse, chose assez rare à l'époque. Toutefois, ses études ne l'avaient pas empêchée de revenir au village tenir le Café des Platanes.

On y pénétrait en poussant une large porte vitrée abritée de grands rideaux blancs qui s'ouvrait sur un alignement soigné de tables en marbre. A droite, des étagères avec les verres, les bouteilles bien rangées, le percolateur et une pompe à bière voisinant sur un petit comptoir.

Un peu plus loin, un évier en retrait permettait à Delphine de faire la plonge. Partout, de grandes glaces. Vous étiez accueillis par une odeur de bon café. Dès les premiers froids, un grand poêle réchauffait l'atmosphère et les clients prenaient leurs aises sur les confortables fauteuils de moleskine.

Le vendredi, jour de marché il y avait beaucoup de monde. Ce jour-là, les Lebel faisaient appel à Adrien, qui faisait des « extras » en grand tablier blanc. Delphine l'aimait bien.

Aux habitués venait se joindre nombre de personnes des environs, mé-tayers, éleveurs, courtiers, négociants... Ils venaient sceller au comptoir les affaires traitées, riaient des dernières nouvelles avec Garance puis repartaient sans s'être assis.

Le premier vendredi du mois, il y avait bal en matinée. Tous les jeunes des environs y allaient.

En effet, le Café des Platanes était fort vaste : il comprenait une salle de bal, une salle de spectacle, mais aussi des chambres au premier étage.

Des chambres ? Mais alors, c'était un hôtel ?

A vrai dire, c'était plutôt une maison de rendez-vous... Les gens se donnaient rendez-vous. Enfin, seulement les habitués. Des personnes en qui les Lebel avaient toute confiance...

Par exemple, dans la rue, en face le Café des Platanes, il y avait une bijouterie tenue par un homme fort petit et très désagréable, appelé Aimé Lacertieux.

Ce bijoutier Lacertieux avait épousé une grande bringue à lunettes dont la sœur avait été, dit-on, pensionnaire dans une maison de passe. Fort méchant et ombrageux, il cherchait querelle à tout le monde. Il se battait avec sa femme mais comme elle était plus grande que lui, il ne pouvait pas l'attraper.

Pour se consoler de ce mauvais mariage, la bijoutière donnait rendez-vous deux fois par semaine au notaire Maître Corbeau dans l'une des chambres.

Voilà, il n'y a pas de quoi en faire un roman !

Et le mariage de Garance?

Eh bien, un jour, contre toute attente, Garance s'est mariée ! Elle a épousé Toussaint Lazzuli, un homme que personne ne connaissait et qui s'était installé depuis peu dans la région.

Ce Lazzuli était âgé de 45 ans. C'était un ancien militaire, qui cachait un début de calvitie derrière un chapeau. Très causant, il parlait avec les mains et faisait rire l'auditoire : il avait du bagou, de la prestance et le

charme qui allait bien avec celui de Garance. Il en imposait un peu, on lui trouvait l'allure martiale malgré sa bonhomie.

Les Lebel l'appréciaient en tant que client régulier, il ne leur en fallut pas davantage pour l'accepter comme gendre.

Ils devaient apprendre à leurs dépens que Toussaint Lazzuli avait de grandes ambitions.

COMME AU CINÉMA

Mon arrière-grand-mère adoptive, Delphine, entendait les gémissements de Madame Lebel à travers la porte du salon bleu.

Madame Lebel avait crié, tempêté, maintenant elle ne savait que pleurer. Garance, sa Garance, sa préférée, la chair de sa chair venait de lui annoncer une nouvelle qui les poignardait dans le dos.

Delphine tordait les pans de son tablier entre ses mains et secouait la tête avec désapprobation.

Cette Garance avait toujours été un numéro. Faire du tandem avec son beau-frère, passe encore, se marier avec un inconnu récemment arrivé et dont personne ne connaissait la famille, admettons, mais là... Là, c'en était trop !

Garance, elle, parlait lentement, calmement, avec une détermination inquiétante.

"- Mais enfin Maman, nous ne partons qu'à trente kilomètres. Et puis, le cinéma, c'est l'avenir ! Regarde, ici, tu vois bien combien les Hamer ont réussi ! Tout le monde fait la queue dès le samedi après-midi pour les séances du soir et celles du dimanche!

- Tu nous assassines. Tu nous quittes au moment où on vient d'apprendre que ton père avait une faiblesse au foie, le Docteur Moure lui a prescrit le plus grand repos... Mais qui va tenir le café, Garance? Il faut quelqu'un de jeune, de dynamique. Ton père et moi sommes fatigués. C'est maintenant que nous avons besoin de toi et tu nous quittes ! Quelle ingrate! Toi qui as toujours été la préférée, toi qui es toujours passée avant tes soeurs...

- Zut alors ! J'en ai assez de vos leçons de morale. Toussaint et moi partons à la Préfecture, que cela vous plaise ou non. Maître Corbeau a dressé l'acte, nous signons jeudi et nous ouvrons le cinéma Louxor en Janvier. Il te reste presque deux mois pour te retourner.

Delphine n'en croyait pas ses oreilles. Parler comme ça à sa mère ! Quelle effrontée ! Elle s'éloigna dans le couloir, poursuivant sa tâche, contrariée de ce qu'elle avait entendu.

Des bouleversements s'annonçaient.

Il faut dire qu'ouvrir un cinéma était alors une perspective prometteuse. Ici même, au village, tout le monde avait souri quand le père Hamer avait décidé de projeter des films, sillonnant avec sa carriole les villages des alentours. Mais devant le succès de son entreprise, plus personne n'avait ri. Il avait été le premier à acheter une voiture et à restaurer un vieil immeuble sous les arcades au fronton duquel on avait pu bientôt lire : "Cinéma Hamer". On s'y pressait le vendredi, jour de marché. Il y avait une séance après le bal donné au "Café des Platanes" en matinée, on s'y bousculait le samedi, en matinée et en soirée. Il fallait prendre les billets bien à l'avance pour être sûr d'entrer. Enfin, le dimanche, les retardataires et les amoureux pouvaient espérer un peu moins d'affluence pour la dernière séance de la semaine.

On payait moins cher au parterre qu'au balcon, mais il fallait lever la tête à s'en dévisser le cou, ce qui amusait les jeunes gens.

Le balcon était réservé aux gens bien.

Avant le film, on suivait les actualités, puis venaient quelques réclames avant l'entracte. C'était l'occasion de manger une friandise, apportée par l'une des deux soeurs Boulette, Léonie et Léocadie, qui tenaient leur rôle avec un sérieux un peu surréaliste. Vêtues et maquillées à l'identique, elles avaient du mal à suivre le rythme des commandes: "Léonie, des pralinés s'il vous plaît!" "Léocadie, vous avez oublié mes bonbons à la menthe!" car elles bavardaient avec les gens qu'elles connaissaient, prenaient des nouvelles des uns et des autres : Tenez, François, des bonbons au miel... Mais dites-moi, cette petite boulangère, Lucette, j'ai entendu dire que vous la fréquentiez... et elle se penchait sur le client avec des airs mystérieux pour recueillir ses confidences.

"Flûte alors, ça va s'éteindre..." maugréait le client qui attendait en vain ses pastilles à l'anis.

Garance se voyait bien, telle une nouvelle Madame Hamer, trônant à la caisse de son cinéma Louxor, les épaules recouvertes d'une hermine, distribuant les tickets jusqu'au dernier avant de déclarer aux retardataires déçus : "C'est complet!"

Le cinéma Louxor, d'accord! Mais qui allait s'occuper du Café des Platanes?

Madame Lebel ne voulait pas entendre parler d'un étranger dans la maison. Aussi, avalant sa fierté, elle prit sa plus belle plume et décida de jouer sa dernière carte : demander à Gabrielle, exilée à Paris depuis plus de dix ans, si elle voulait bien revenir et reprendre la place qu'elle n'aurait jamais dû perdre dans la famille.

Une fois la lettre envoyée, elle attendit la réponse le coeur battant.

LE TROISIÈME FIL

Gabrielle va revenir, bientôt... Dimanche peut-être. Mais dans mon récit de brodeuse, je dois nouer les fils de couleurs, et il manque l'un des fils, celui qui dans mon ouvrage deviendra l'un des plus colorés, des plus satinés, des plus brillants. Le fil du triomphe de l'une et de la défaite de l'autre.

Un fil désormais invisible. Voilà que je le mets au jour pour l'observer, moi qui viens longtemps après et qui, pourtant, me sens encore tenue comme une marionnette par tous ces fils des temps anciens.

Monsieur Lebel avait un cousin prénommé Gentil (détail que je n'aurais jamais osé inventer et qui est donc vrai). Ce Gentil Lebel fut le dernier époux de Marthe Grandbourg, une femme considérée sans foi ni loi, qui avait eu trois maris, trois vieux célibataires épousés sur le tard et argentés.

Marthe avait l'art et la manière de se faire épouser et chaque veuvage avait accru son bas de laine, le dernier fit d'elle une dame à la tête d'une petite fortune et d'un joli patrimoine immobilier: immeubles de rapport, pas-de-porte où étaient installés des commerces, fermes en métayage, terrains agricoles...

Tout ceci rapportait chaque mois une coquette somme d'argent.

Marthe Grandbourg était une belle femme selon les canons de cette époque : grande, corpulente, elle portait un corset qui mettait en valeur sa belle poitrine et des robes élégantes. Elle sortait en chapeau.

Longtemps snobée par les notables, elle finit par acquérir, au fil de son ascension, une sorte de respectabilité teintée de crainte. Trois veuvages, ce n'était pas rien ! Il se murmurait que Marthe s'y entendait dans l'art de donner du plaisir aux hommes, mais gare aux coeurs fragiles, ils n'y résistaient pas...

Le seul désir de Marthe qui ne trouva jamais à s'assouvir fut celui d'être mère. Son ventre restait stérile, elle ne connaissait que les eaux du plaisir, qui ne devaient jamais chez elle devenir celles de la fécondité.

Or, il se trouva que sa sœur unique, Emilienne, vint à mourir en couches, laissant un mari inconsolé qui alla se pendre quelques mois plus tard, alors que la petite Gersende Tablier, était confiée à une nourrice.

Dès que la fillette fut sortie de l'âge des tétées et des langes, Marthe Lebel la prit avec elle et l'éleva comme sa propre fille.

Cette enfant était une véritable beauté, si bien que dès sa plus tendre jeunesse elle acquit le surnom de « La Belle Gersende ». Elle grandit et garda cette beauté incroyable qui fit d'elle l'une des jeunes filles les plus recherchées de sa génération.

Marthe la couvait des yeux : elle était son héritière et elle voulait pour elle le meilleur parti qui soit.

Gersende était de l'âge des sœurs Lebel, plus exactement de l'âge de Gabrielle et elles se marièrent la même année. Ce fut d'ailleurs une contrariété supplémentaire pour Madame Lebel de voir que Gabrielle choisissait un « mécano » aux doigts noirs et aux vêtements grossiers tandis que sa cousine par alliance avait décroché, pour sa part, le gros lot en la personne d'Aristide Dunoyer.

Aristide Dunoyer était le fils de Firmin Dunoyer, qui tenait un commerce de vêtements pour hommes, sur la place. Surnommé « l'Anglais » en raison de ses manières de gentleman, il portait monocle et canne à pommeau, et sa silhouette évoquait un peu celle d'Arsène Lupin. Il avait un genre, et une jolie fortune, acquise par plusieurs générations de fermiers et commerçants. Son père, Firmin, veuf depuis longtemps, vivait avec sa bonne dans une grande maison de ville toute en pierres, sur trois étages, sise (ce détail ne s'invente pas non plus) rue du Triomphe.

Aristide était le jeune homme à la mode et de nombreuses mères de famille l'auraient voulu pour gendre : il alliait les bonnes manières, les revenus et le charme de l'homme disert, sociable et aimable, à l'aise avec les petites gens comme avec les notables. Mais le choix d'Aristide était fait depuis longtemps : il ne voulait que La Belle Gersende, et n'écoutait pas les commères qui la disaient volage, légère et aussi amoral que l'avait été sa tante.

Il la courtisa longtemps, elle le fit attendre, valser et se morfondre, hésita entre Léon, Jules et Oscar, puis revint à Aristide. La noce fut splendide, une de celles dont on parle encore cent ans plus tard.

Dès lors, Gersende et Aristide Dunoyer furent le couple le plus en vue. Vêtus toujours à la dernière mode, ils allaient, bras-dessus, bras-dessous. On les voyait au marché, suivi de leur bonne qui portait le panier. Ils choisissaient les fruits les plus beaux, mangeaient les premières fraises dans des jattes de crème, se régalaient des premières girolles et des premiers cèpes, donnaient de grands dîners dont il fallait être si on voulait faire partie des gens qui comptent.

Madame Lebel était fort aigrie du triomphe de Gersende, (la petite Tablier, n'omettait-elle pas de préciser) d'autant plus que ses trois filles à elle s'étaient mariées bien en-dessous des espoirs qu'elle avait nourris.

Enfin, Gabrielle allait revenir, c'était déjà un point positif. Espérons qu'à Paris, son mécano aura appris les bonnes manières et saura se tenir.

RÉVISIONS AVANT LE CHAPITRE 2

Nous voici à un noeud, un carrefour : un arrêt sur image s'impose pour mes lecteurs accablés de noms, dates et personnages...

En un lieu unique, le Café des Platanes, se réunissent des fils brodés qui tissent la vie de plusieurs familles.

Les Level sont les propriétaires du Café : leurs trois filles nées entre 1900 et 1910 fournissent des matériaux divers à mon histoire :

[Germaine](#) et son mari coiffeurs amènent un peu de pittoresque mais sont des personnages secondaires.

[Gabrielle](#) et son mari mécanicien, bien qu'absents jusqu'alors, vont faire un retour remarqué et prendre la place d'honneur, mais je ne vous dis pas encore pourquoi.

[Garance](#), outre sa personnalité loufoque et son remarquable chapeau, est celle qui va créer la broderie en épousant un inconnu, Toussaint Lazzuli, car cet inconnu introduit l'ailleurs, l'exotisme et comme chacun sait, les métèques sont tous enclins au rapprochement familial : c'est dire que bientôt d'autres Lazzuli rappliqueront, d'autant plus que nous allons entrer en guerre.

Monsieur Level a un cousin, prénommé Gentil, lequel a épousé [Marthe Grandbourg](#), une drôle de veuve qui a recueilli sa nièce orpheline, la belle Gersende. Gersende est du même âge que les filles Level et fera la quatrième partenaire de cette drôle de partie de belote qu'est la vie.

Par ailleurs, les Level ont du personnel : petites bonnes, hommes à tout faire, serveuse, cuisinière. C'est ici que je me tiens pour le moment, que je me tiens encore, et que je me tiendrai peut-être toujours.

Delphine est la "femme à tout faire" du Café des Platanes. Je n'ai pas beaucoup parlé d'elle, c'est un tort. Comme elle est taiseuse et discrète et comme je sais peu de choses d'elle... Sur la photo du mariage de [Germaine](#), elle est en retrait, dans l'ombre. Mais sur un autre cliché, on

peut la voir en belle tenue avec une petite fille à ses côtés. Cette petite Paula est ma mère.



Delphine et Paula, ma mère, vers 1930.

Cette photo montre que Delphine était pauvre mais pas dans la misère : elle a au moins une jolie tenue et peut se faire immortaliser chez le photographe. Ma grand-mère, Anaïs, elle, reste sans visage, sans image. Comme tous les gens que l'oubli recouvre, toutes les vies minuscules anéanties par la misère..

Delphine est née en 1880 dans le village, d'une famille pauvre mais honnête et sans histoires. Elle a plusieurs frères, l'un d'entre eux, Joseph, dit "Le Tonton" partira aux [Colonies](#) puis vivra en région parisienne et enfin, épousera une Bordelaise (mon dieu!). A vingt ans, donc en 1900, Delphine à qui on ne connaît pas de "fréquentation" tombe enceinte et met au monde un garçon prénommé Louis, qui deviendra mon Papy (bien qu'il ne soit pas mon grand-père).

Plus tard, en 1934, elle recueille Paula, ma mère, la fille aînée d'une de ses cousines éloignées, [la jeune Anaïs](#), née en 1906, qui a bien du mal à joindre les deux bouts sans mari ni vrai travail (elle est laveuse à la journée, l'un des métiers les plus mal considérés).

Delphine, travailleuse et taciturne, sérieuse, dévouée, sans parole mais avec un sens du devoir inné, semble, pour la petite Paula, une forteresse protectrice : chez Delphine, on mange chaud, on dort dans un lit aux draps frais et repassés, il y a du feu dans la cheminée le matin, et du lait chaud.

Le bonheur pour une petite fille qui a poussé comme elle a pu près d'une mère adolescente, sans aucun soutien paternel. Le père de Paula était le riche maquignon qui avait embauché ma grand-mère, la jeune et naïve Anaïs et l'avait culbutée et mise enceinte avant de la chasser.

Louis, le fils de Delphine, né en 1900, sert de père à Paula : c'est un jeune homme sérieux à petites lunettes rondes, il aurait aimé faire des études mais il fallait gagner sa vie. Il a été embauché comme maçon. Il passe son temps libre à lire et à réfléchir. Il pense que le monde doit changer et que les patrons s'enrichissent sur le dos des ouvriers. Et si ce n'était que ça! Mais il y a ce mépris, cette humiliation... Pour Louis, les choses doivent changer. Il faut faire la Révolution, comme en Russie. Il s'est inscrit au Parti Communiste. C'est son espoir et sa raison de vivre. Il y aura des lendemains, on ne vivra pas toujours dans cette misère, avec les uns qui se gavent et se pavanent et les autres qui n'arrivent même pas à manger tous les jours à leur faim.



Louis Lassalle, un homme comme je vous souhaite à tous d'en rencontrer un dans votre vie.

Ainsi donc, vos révisions faites, l'entracte se termine. Terminez vos glaces et vos pralines. Dimanche prochain, nous serons en 1942. Les machinistes ont fait leur travail dans l'ombre, le rideau se lèvera sur un autre décor.

LES ANNÉES 40

Les années 1940 furent marquées par la guerre et la capitulation de l'armée française devant l'ennemi nazi. Le maréchal Pétain de sa voix trémolante appela à collaborer tandis que Paris se vidait de ses habitants jetés sur les routes dans le chaos de l'exode.

Gabrielle Pertamier, qui n'avait jamais pensé revenir un jour au Café des Platanes, changea d'avis sous le poids des événements. La guerre était là, partir en zone libre était devenu une nécessité. De plus, les années avaient insensiblement passé, et ses parents vieillissants avaient perdu de leur intransigeance et de leur superbe. Ils étaient désormais comme ces vieux animaux édentés que l'on flatte de la main après les avoir craints et auxquels on tend une couverture pour que l'agonie leur soit moins pénible.

Quant à Garance, sa soeur ennemie, elle avait déserté en partant à la Ville tenir le cinéma Louxor et le Café des Platanes avait oublié jusqu'à son rire et ses exploits en tandem. On ne parlait plus de la fille indigne, on ne vivait que dans l'attente de Gabrielle.

Gabrielle et Gustave. La vie parisienne avait profondément modifié le caractère et la présentation de Gustave Pertamier. Il était parti les mains noires, en bleu de travail, c'était un mécano, mais là-bas, il avait monté son affaire. A Paris, il n'était le fils de personne, il était Monsieur Pertamier, le garagiste du boulevard Leblanc, et son affaire marchait bien.

Toutefois, Gustave avait saisi l'opportunité de vendre son garage avant le début de la guerre, mettant sa famille à l'abri. Il revenait au Café des Platanes sans haine mais n'ayant rien oublié non plus, la tête haute, un petit sourire en coin. Il revenait car il ne pouvait imaginer rester à Paris avec son petit trésor, son bouchon, sa perle, la petite Linette qui venait d'avoir sept ans en cette année 1940. Linette, le portrait de sa mère, avec ses beaux yeux bleus et ses boucles blondes, sa bouche aux lèvres si bien dessinées, au sourire timide...

En 1940, une autre fillette fêtait ses sept ans, l'âge de raison : Jane, la fille de Gersende et Aristide Dunoyer. Longtemps, elle devait se souvenir du couple de légende qu'avaient formé ses parents, bras-dessus bras-dessous dans les rues du village, échangeant des regards amoureux. Mais Aristide partit à la guerre et fut fait prisonnier et envoyé en Allema-

gne, comme bien d'autres hommes de son temps. S'il ne connut pas l'enfermement, il connut cependant le dur travail des champs chez l'ennemi, le Boche, les privations, la souffrance de baigner dans une langue inconnue et détestée, au contact de frustrés paysans incultes acquis à l'idéologie nazie. Il y attrapa une mauvaise maladie des poumons qui devait causer, à la fin de la guerre, sa mort prématurée. Plus jamais il ne retrouva sa superbe et sa joie de vivre, d'autant plus qu'il resta prisonnier cinq ans, et qu'en cinq ans, une femme a le temps d'oublier son mari.

Prisonnier, Louis, le fils de Delphine, le devint aussi. Il ne fut pas affecté dans la même région qu'Aristide, mais les deux hommes connurent le même quotidien sinistre, gris et désespérant. Louis était un homme de quarante ans, dans la force de l'âge. Il aiguisa sa pensée dans cette retraite forcée, renforça ses convictions communistes, enragea de ne pouvoir se battre aux côtés des partisans. Prisonnier dans ce coin d'Allemagne honnie, il faisait le rêve de pouvoir rentrer chez lui, auprès des siens. Mais au moment où il arrivait sur la place du village, au moment d'emprunter la rue qui menait jusqu'à sa maison, il se réveillait et retrouvait dans la ferme des Boches où il devait travailler pour faire prospérer ses ennemis. Il s'inquiétait de savoir sa mère, Delphine, seule avec Paula, qui allait sur ses quinze ans. Il espérait qu'elle ne quitterait pas l'école, qu'elle s'accrocherait à ses études au lieu d'écouter les sirènes de la mode et des futilités qui l'attiraient.

C'est pourtant ce qui arriva. Paula n'aimait pas trop étudier, et l'entrée au Cours Complémentaire la fatiguait par avance. Elle n'eut pas de peine à persuader Delphine, qui ne savait ni lire ni écrire, qu'il serait préférable pour elle de s'employer à la mercerie du village ou d'aider Berthe, la couturière. Paula se sentit libérée ! Les cahiers au feu, la maîtresse au milieu ! A quinze ans, elle était restée encore enfant, aimait [faire des blagues](#) avec ses camarades...

Et surtout, depuis que Gabrielle et Gustave avaient repris le Café des Platanes, sa vie avait pris un nouveau tour. La petite Linette, enfant timide, sensible et en butte aux quolibets qu'essuie fatalement tout parisien de retour au pays (parisien, tête de chien! oh la parigote, l'accent parisien, elle parle pointu, elle se croit celle-là!) s'était prise de passion pour Paula, une vraie jeune fille, sa protectrice. Elle souhaitait l'avoir auprès d'elle et la réclamait. Ses parents, tout dévoués à leur petite fille, prirent alors l'habitude d'inviter Paula à la moindre occasion. Alors que Delphine faisait la cuisine, lavait, repassait, travaillait dur, Paula, elle, était accueillie à la table familiale des Permatier. On en vint à lui proposer des sorties dominicales : elle connut les meilleurs restaurants des

environs, et partit même en excursion à Cauterets et à Luchon, ce qui ne manqua pas de faire jaser les commères.

Il faut donc qu'à Paris, Gabrielle ait pris de drôles de manières! On n'aurait jamais vu ça au temps des Lebel !

Quant à Toussaint et Garance Lazzuli, on n'en parlait plus guère jusqu'à ce qu'en 1942, à Toulon, un événement qui devait se révéler historique vienne bouleverser la ville, ses habitants et parmi eux, la famille de la soeur de Toussaint, Marie-Catherine Tdi, qui vivait dans cette lointaine ville méditerranéenne, avec son mari Dominique et leurs trois enfants.

DE GROS TROUS DANS MA TRAME

J'avais dans l'idée de faire ce billet-chapitre de mon petit feuilleton sur l'époque héroïque de Pierre tdi. Mon père, ce héros.

Mais je manque un peu de documentation, je dois l'avouer.

Je voudrais être Alexandre Dumas ou Paul Sullitzer (non mais ça va pas la tête?), avoir une armada de nègres travaillant pour moi, à qui je dirais :

"-Hey Coco, pour dimanche, tu me sors une synthèse bien claire du sabotage de la flotte de Toulon le 17 novembre 1942 avec les répercussions sur la population civile. Tu racontes le bruit que ça faisait, la nuit embrasée sur le Port...

- Il habitait sur le Port, alors?

- Oui, ça je le sais. Il jouait sur le port, il habitait une de ces maisons qui n'existent plus et devant lesquelles je rêve quand je me promène là. Il aimait les bateaux, la mer, et les îles qu'on voit au loin...

- Comment elles s'appellent, ces îles?

- Je sais pas, c'est pas ma ville, c'est pas ma vie, je rentre en effraction dans les souvenirs de cet homme mort qui fut mon père, et qui n'a pas voulu me connaître. C'est pour ça qu'il va falloir faire tout le travail de documentation à ma place. Mais un truc que je sais, c'est que mon père a été un héros. Bien avant de me connaître. Parce qu'en 1977, il n'y avait plus aucune trace d'héroïsme en lui quand il me croisait dans les rues du village et entrait dans une droguerie avec la tête d'un homme poursuivi par un monstre.

- Pourquoi tu veux raconter son histoire, alors ? Laisse le temps l'engloutir, l'oublie le recouvrir. Laisse les morts enterrer les morts.

- Ta gueule, Coco. Fais tes recherches et ferme là. Tu veux pas me vendre de la magie de Noël, en plus de tes suggestions ?

- Bon, j'obtempère... Voici le fruit de mes recherches..."

En 1942, la soeur de Toussaint Lazzuli vivait à Toulon avec son mari, qui était douanier, et leurs trois enfants, deux jeunes filles et un garçon cadet de 17 ans. Quand la flotte se saborda, on conseilla aux habitants de quitter la ville et Marie-Catherine décida alors de rejoindre son frère, qui avait pris femme dans le Sud-Ouest. Pour d'obscurcs raisons, elle ne s'installa pas chez lui mais à quelques kilomètres de là. Les chambres qui, au-dessus du Café des Platanes, avaient autrefois abrité les amours coupables des notables, servaient maintenant d'asile à une population hétéroclite qu'on appelait "les réfugiés".

Madame tdi était une grande femme maigre d'une quarantaine d'années, à l'allure austère, toujours vêtue de noir, qui formait avec son rondouillard petit mari au crâne dégarni et aux lunettes rondes un couple peu assorti. Leur fille aînée passait pour un bas-bleu, on ne la voyait pas. La seconde, une rousse flamboyante aux allures délurées se fit connaître en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Quant au garçon, il était pensionnaire au lycée de la Préfecture et personne ne le connaissait.

"On" ne le connaissait pas mais "on" entendait parler de lui. Paula, avec la petite Linette sur les talons, regardait la rousse Blandine tdi virevolter au bras de ses cavaliers successifs et pouffait de rire.

Les mois passèrent. La Résistance s'organisait dans la campagne environnante. Paula et ses camarades portaient des victuailles à des gars qui avaient pris le maquis. On ne parlait plus que de ça. Les Ribouzin faisaient du marché noir. Un couple de juifs était caché chez les Saint-Ermille. Il fallait se méfier des Macareilles. Paula pédalait sur son vélo, elle riait malgré la guerre, malgré l'Occupation, parce qu'elle avait dix-sept ans, que le soleil allumait les tournesols dans les champs, qu'elle avait une nouvelle paire de chaussures, aux semelles de bois, certes, mais qui allaient bien avec la robe à fleurs qu'elle s'était confectionnée.

Un jour, Linette lui dit : "Tu sais, Pierrot tdi, il a pris le maquis lui aussi." Paula avait chanté comme toutes ses camarades de classe : "Maréchal nous voilà!" quelques années auparavant, mais elle savait désormais que rien de bon n'advierait à l'avenir si on ne résistait pas. Et elle aidait dans la mesure de ses moyens, sous l'influence de Nouria et Carmen, les réfugiées espagnoles qui étaient devenues ses amies. Des républicaines qui crachaient par terre en prononçant le nom de Franco.

Pendant ce temps, notre héros, après avoir obtenu son bac au lycée de garçons, était entré dans la clandestinité en juin 1943, mu à la fois par le désir de contribuer à libérer son pays, de s'émanciper de la tutelle pesante de ses parents et de vivre une grande aventure. Il n'avait pas tout à fait dix-huit ans.

MON PÈRE CE HÉRO...

Arrive donc le moment de raconter l'épisode héroïque de la vie de mon père. Il s'inscrit dans un temps où je n'existais pas, mais par chance nos vies minuscules croisent parfois l'Histoire qui elle, tient des livres de comptes.

Mon père entra fort jeune en Résistance contre l'ennemi nazi, probablement sous l'influence de ses camarades de lycée. Il combattit au sein de l'O.R.A, l'Organisation de Résistance de l'Armée, armée clandestine qui vit le jour à partir de 1942, après l'invasion de la zone libre par l'armée allemande. Il rejoignit plus particulièrement un Corps-Franc célèbre en zone Sud.

Pendant deux ans, les maquisards du Corps-Franc furent employés au transport des armes et du matériel, aux parachutages et au sabotage des principaux moyens de transport, de production et d'énergie utilisés par l'occupant dans la région. L'effectif était de 12 000 hommes quand, le 6 juin 1944, les messages de la BBC : "Véronèse était un peintre" et "Le Père La Cerise est verni" annoncèrent l'imminence du débarquement allié. Les volontaires passèrent alors à la guerre ouverte et, encadrés par des officiers et sous-officiers de métier, remplirent diverses missions. A partir du débarquement des Alliés en Provence, le 15 août 1944, les combats de la Libération succédèrent à la guérilla et, à l'automne, les combattants du Corps-Franc entrèrent dans le dispositif de la 1^{re} Armée et devinrent soldats de l'armée régulière.

Le drapeau à l'étoile noire était l'emblème de leur régiment.

Le 1^{er} avril 1945, mon père, l'année de ses vingt ans, entra, avec son régiment, en Allemagne où il combattit énergiquement jusqu'à la capitulation de l'ennemi.

Je n'ai pas grand-chose à vous raconter. L'épisode d'aujourd'hui témoigne du vide de notre vie commune. Si j'ai parfois croisé mon père dans la rue, je n'ai jamais entendu le son de sa voix et donc aucune anecdote sur ces temps héroïques n'est parvenue jusqu'à mes oreilles. S'il en fit part à ma mère, elle ne s'en souvient pas. Les compagnons de route de mon père sont maintenant de vieux messieurs et je ne les connais pas, il me semble donc impossible d'en appeler à leurs souvenirs personnels.

Ainsi seule demeure la certitude qu'il a vécu cela. Que cet homme qui me fuyait fut un jeune soldat de l'ombre plein de courage et d'audace.

Heureusement, on incite aujourd'hui les collégiens à faire des recherches sur cette époque. Aussi, en sondant les profondeurs d'Internet, j'ai découvert deux témoignages de copains de mon père, et ils me servent de viatique pour essayer de comprendre ce que fut sa vie à ce moment-là...

Les collégiens demandent à P.G. quelles ont été ses motivations, et il répond : « nous étions un peu inconscients, nous ne prenions pas trop en compte les dangers, c'était pour nous comme une grande aventure » « A l'époque, nous avons été élevés très sévèrement, nous n'avions pas le droit de sortir et donc quand nous partions au maquis, cela nous apportait une certaine autonomie vis à vis de nos parents. » En 1944, la plupart des combattants du Corps-Franc avait 20, 21 ans...

Désormais octogénaire, P.G. explique en quoi consista l'action des résistants du Corps-Franc :

"Notre chef nous avait fixé trois missions principales : le renseignement, le sabotage et le harcèlement."

Comme lui, mon père fut de ceux qui, de décembre 1943 à janvier 1944, participèrent à la destruction de 38 locomotives utilisées par les Allemands, au sabotage d'établissements travaillant pour les Allemands, de voies ferrées... P. G. raconte l'histoire d'une offensive qui a échoué : "Lorsque le Corps Franc attaquait les convois allemands, ils isolaient toujours le dernier camion et s'emparaient de tout ce qu'ils désiraient. Lors d'une embuscade similaire préparée par les résistants, ils attaquèrent le dernier camion mais ne s'attardèrent pas à ce qu' un retardataire les rejoigne. Quatre hommes furent tués par les allemands."

Les jeunes résistants participent à toutes ces formes d'action. « Nous avons un rôle de combattants, comme dans toute armée en opération, dans un système hiérarchique » témoigne M.L. un autre ancien combattant interrogé par les collégiens : "Voici une journée courante au Corps-Franc : lever à une heure régulière sur l'appel des chefs de groupe, puis séance d'hébertisme, instruction militaire (individuelle ou en groupe), corvées (à tour de rôles). L'après midi : exercices et manœuvres d'ensemble, simulations d'attaque et de défense, critique en commun sous la direction des chefs. De jour et de nuit: tours de gardes du cantonnement. Périodiquement : salut aux couleurs et rapport, au sens militaire."

Sur le site personnel d'un autre de ces anciens du Corps-Franc, on peut lire ces lignes, consacrées à l'étrange sentiment qui les saisit une fois la victoire acquise :

"Un peu de mélancolie nous pénètre au lendemain des combats et des succès. La vie que nous avons menée si ardente pendant toute cette pé-

Le Café des Platanes par [Samantdi](#)

riode nous parait fade maintenant. Une tâche cependant demeure. Il nous faut garder cette volonté farouche qui nous a donné la victoire et l'appliquer à l'oeuvre du temps de Paix."

Mon père défilera à Berlin avec les Alliés pour le premier anniversaire du 8 mai 1945, après 9 mois d'occupation dans cette ville.

Croyait-il encore à ce moment-là à la devise de l'un des bataillons de son Régiment : "EN AVANT TOUJOURS" et "TOUJOURS DE POINTE" ?

Il avait vingt ans, l'avenir s'ouvrait devant lui. Tout restait cependant à construire.



[source de l'image](#)

Cette image est sans rapport direct avec le texte qui précède.

LA VALSE DANS L' OMBRE

La guerre s'était terminée dans une relative confusion. Des résistants de la vingt-cinquième heure avaient fait leur apparition, les groupes s'étaient scindés, le monde semblait désormais partagé en deux camps adverses. Le Café des Platanes qui avait servi de repli à un régiment venu de Reims, et à des réfugiés, avait finalement bien prospéré pendant ces années sombres. Peu à peu, la paix revenue, la vie avait repris son cours. En apparence, tout était comme autrefois, mais de profondes va-

gues de fond avaient travaillé les soubassements de la société, et le Café des Platanes devait aussi en ressentir les effets.

Après la guerre, l'envie de profiter du quotidien poussait les jeunes gens à prendre du bon temps, à sillonner en vélo les petites routes départementales. Les fêtes champêtres se succédaient, on dansait sous les lampions, la vie ressemblait à un long 14 juillet.

L'autre grande source de divertissement était le cinéma et l'on faisait la queue pour aller voir les films américains qui projetaient sur l'écran des héros plus grands que la vie même.

Paula avait l'habitude d'aller au cinéma avec deux filles qui cousaient avec elle, Henriette et Ginette. Elle y rencontrait parfois deux copains, Jean Dumas et Paul Lasbat, qui avaient été ses camarades au Cours Complémentaire. Ce Jean, d'une implacable rigueur, avait été élevé par des parents qui pratiquaient un catholicisme austère. Paula se souvient qu'à l'école, quand l'institutrice demandait aux élèves d'échanger leurs copies afin de se corriger les uns les autres, il ne manquait pas de signaler le moindre manquement, entourant de rouge le détail douteux, la "s"repassé en "t", le "é" transformé en "er" à la dernière minute... Paula connaissait plus particulièrement Jean car sa mère allait laver le linge de la maison Dumas, avant guerre et, lorsqu'elle l'y accompagnait ou allait l'y rejoindre, elle observait avec étonnement les moeurs de cette famille. Sitôt après le goûter, la mère levait le doigt et disait à son fils : "Jean, il est temps de monter dans ta chambre faire tes devoirs!" et ce dernier obtempérait immédiatement.

Quant à Jean, il vouait à Paula une affection teintée d'un vague sentiment de supériorité.

Jean Dumas et Paul Lasbat s'étaient engagés sans le Corps-Franc et y avaient fait la connaissance de Pierre Tdi, et les trois jeunes gens formaient désormais un trio que rien ne semblait pouvoir séparer.

Petit, trapu, le cheveu dru, noir et crépu, la peau mate, Pierrot Tdi ne ressemblait pas aux héros de cinéma qui faisaient battre le coeur de Paula, même si son récent passé de résistant et son sourire éblouissant constituaient des atouts non négligeables.

Cependant, quand, par un après-midi ensoleillé, Jean demanda à Paula, après une promenade en vélo, ce qu'elle pensait de Pierrot, qui, lui annonça-t-il, la trouvait très jolie et aimerait mieux la connaître, celle-ci se contenta de sourire en levant les yeux au ciel. C'était donc ça ! Il y avait plusieurs semaines qu'elle avait repéré le manège de ce petit corse audacieux. Il se trouvait comme par hasard sur son chemin, elle le croisait

partout où elle allait, il semblait surgir d'on ne sait où et là, devant elle, elle ne voyait plus que son sourire.

Mais Paula n'était pas convaincue : il ne lui plaisait pas. Elle le trouvait trop sûr de lui, trop voyant, trop méditerranéen. Ce n'était pas son genre.

C'est ce qu'elle annonça à Jean, qui, pour tout commentaire, se contenta de rappeler les grandes qualités de son ami.

Quelques semaines plus tard, trois jeunes filles et trois jeunes gens se retrouvèrent comme par hasard au cinéma. Au premier rang du balcon se trouvaient assises côte à côte Paula, Henriette et Ginette quand entrèrent Jean, Pierre et Paul qui prirent place derrière elles. Les filles se regardèrent d'un air entendu, faussement agacées. L'obscurité se fit et les actualités commencèrent. C'est alors que Pierrot, à la grande surprise de ces demoiselles, enjamba les fauteuils et s'installa d'office à côté de Paula, obligeant d'un sourire Ginette à se décaler d'une place. "Quel culot!" s'exclama Paula. Cris et rire fusèrent, vite calmés par les récriminations des voisins.

Il faut croire que Pierrot sut se montrer assez persuasif car c'est ce jour-là que commença sa romance avec Paula. Nous étions en avril 1948, et leur histoire devait durer trente-six-ans. Elle aurait pu prendre le titre du film qu'ils virent ce jour-là : "[La Valse dans l'Ombre](#)".

48, ANNÉE IDYLLIQUE

1948, la guerre était terminée, la vie avait repris son cours sous les platanes. Les gens se promenaient, bras dessus, bras dessous, se saluaient. L'ambiance était joyeuse mais les anciens gardaient fermement les commandes et les jeunes gens, après l'aventure de la Résistance, reprenaient une vie monotone ponctuée par les sorties du dimanche et quelques attractions.

Le marché du vendredi avait ramené ses camelots qui vendaient des plaques de chocolat et offraient une petite valise en cadeau si on en prenait cinq, le marchand de cacahuètes attirait de nouveaux clients. On mâchait désormais du chewing-gum, on écoutait des chansons à la radio, les premiers disques américains faisaient leur apparition.

Paula travaillait comme couturière chez Madame Valette, en compagnie de ses deux copines Henriette et Ginette. Payées à la journée, elles con-

fectionnaient à la façon robes et manteaux pour des clientes du village et des environs. Il n'y avait pas de magasin de confection et le petit atelier ne chôlait pas. Toutefois, les salaires ne permettaient pas de prendre son indépendance et la plupart des jeunes filles, commises, couturières, habitaient chez leurs parents en attendant de se marier.

Se marier ! Bien sûr, Paula y pensait. Son idylle avec Pierrot se poursuivait et elle avait fini par tomber très amoureuse de ce petit brun frisé, qui, désormais était son genre. Devenus inséparables, ils se promenaient à bicyclette pour rejoindre les petites fêtes de campagne aux beaux jours et l'hiver, se réchauffaient dans les salles de cinéma. Ils s'embrassaient et même plus, se murmuraient des secrets, riaient d'un rien, se donnaient des rendez-vous, s'attendaient le soir après le travail pour faire le chemin ensemble.

Toutefois, avant de se marier, il fallait se faire une situation. Après la guerre, Pierrot avait décroché un emploi de bureau à la mairie, qui ne satisfaisait guère ses ambitions mais dont il apprenait à se contenter. En effet, ses parents l'exhortaient à embrasser cette carrière sûre. Ils se préparaient pour leur part à regagner Marseille où l'une de leurs filles, Jeannette, la jolie rousse délurée, nouvellement mariée, venait d'ouvrir un restaurant.

Une fois ses parents partis, Pierrot se sentit un peu seul et alla s'installer chez son ami Paul Lasbat. Depuis la fin de la guerre, Paul aidait son père qui tenait le magasin d'électricité du village. Ils vendaient des ampoules, plus tard ce serait des téléviseurs. Le magasin vivotait, et les parents de Paul couvaient leur fils unique, tuant dans l'œuf ses vellétés d'indépendance. C'est ainsi qu'il renonça à son amour pour Suzanne, une jolie petite espagnole qu'il courtisa quelques mois mais n'épousa pas car ses parents ne voulaient pas entendre parler de cette union. La vérité était que le magasin n'aurait pas suffi à faire vivre un autre couple. Il aurait fallu s'agrandir, changer les habitudes, et de cela, il n'en était pas question. Nonchalant, fils aimant, Paul soigna ses parents et ne se maria jamais. C'était ainsi : changer l'ordre des choses aurait demandé trop d'énergie.

Quant à Jean, il avait comme Paul prit place derrière le comptoir du magasin de son père. On y vendait de la tapisserie, des fournitures et matériaux pour le bâtiment. Le père Dumas, très méticuleux, tenait une fiche par client et notait scrupuleusement tous les achats effectués. Et à la fin de l'année, il faisait le bilan avec ses clients.

-Alors, Louis, disait-il à Louis Lassalle (mon cher Papy). Faisons un peu les comptes... Vous avez acheté le 3 février 1948 pour deux francs

quinze centimes de colle à tapisser, et pour quinze francs de tapisserie. Le 14 avril, vous avez ajouté

Et ainsi s'égrenaient les achats. Quand il avait terminé, il tirait un grand trait à la règle et calculait 5% de la somme : c'était la remise qu'il offrait pour commencer l'année suivante. Cette pratique très originale à l'époque (Monsieur Dumas était l'un des pionniers de la carte de fidélité !) plaisait beaucoup à Louis. En tant que maçon, il faisait souvent de petits extras à droite à gauche...

Puis rentré chez lui, il se délassait en écoutant sur son phonographe des disques d'opérettes. « Le Pays du Sourire » lui plaisait tout particulièrement.

Tout en se roulant une cigarette de tabac gris, il laissait aller son imagination vers l'U.R.S.S, pays de cocagne où enfin, la dictature du Proletariat avait triomphé des injustices et des inégalités. Il se disait qu'il aimerait bien voir ça : de belles écoles où tout le monde pouvait aller, où les fils d'ouvriers pouvaient devenir ingénieurs ou médecins s'ils en avaient les possibilités intellectuelles ; de grands hôpitaux spacieux et propres où les meilleurs soins étaient prodigués gratuitement...

Verrait-on jamais pareille chose en France ? Il y travaillait, avec ses camarades, mais l'espoir était bien ténu. Les gens en pinçaient pour le Général de Gaulle, à commencer par ce Pierrot Tdi qui courtisait Paula. Louis ne disait mot mais n'en pensait pas moins. Ce gars ne lui plaisait pas plus que ça. Depuis le temps qu'il la fréquentait, pourquoi ne la demandait-il pas en mariage ? Lui si empressé à encercler la maison en vélo dans l'espoir que Paula en sorte, qu'attendait-il donc ?

UNE FÊLURE

Tout avait si bien commencé entre Pierrot et Paula qu'on pouvait espérer une fin heureuse et sans histoire : ils se marièrent, eurent des enfants, bénéficièrent des années de croissance et fondèrent une de ces familles françaises, cellules de base de l'unité nationale, de Dunkerque au Pas de la Case.

Las, rien de cela n'eut lieu.

Les choses, semble-t-il, se firent insensiblement.

Tout d'abord il y avait Paula. Paula était quand même une drôle de jeune fille. Bien sûr, jolie, coquette, elle avait de l'allure et faisait son petit effet. Mais il y avait en elle un fond d'angoisse et d'inquiétude, un sentiment de fatalité qui la faisait souvent renoncer au dernier moment à une sortie, un plaisir... Elle se sentait toujours un peu mal à l'aise, gênée aux entournures par les regards des autres qui, pensait-elle secrètement, la

toisaient et lui disaient en silence : "Tu as beau être jolie et sortir avec l'un des héros du village, ta mère lave le linge de nos parents, et elle n'a même pas été capable de t'élever."

A l'aube des années 1950, la mère de Paula, qui avait eu quatre enfants, dont l'une lui avait été enlevée à la naissance, mit au monde en trois ans trois autres enfants. Paula en fut consternée. Elle connaissait les grandes difficultés de sa mère. Elle n'avait pas pu élever les aînés, qu'advient-il alors des petits? Bien sûr, le père des enfants ne pouvait l'aider : c'était un modeste travailleur agricole d'origine étrangère, que sa famille devait plus tard venir rejoindre.

(Par pitié, ne me dites pas : c'est du Zola. C'est la vérité. Les gens pauvres ont aussi leurs histoires d'amour, elles valent autant que les autres.)

La naissance de ces trois enfants à un an d'intervalle et dans des circonstances difficiles marquèrent profondément Paula. De plus, elles la mirent sous les feux de l'actualité du village puisque c'était, comme on le lui faisait remarquer avec une légère condescendance ses frères et sœurs. Elle-même avait largement plus de vingt ans, et se serait bien passée de tout ça.

Qu'en pensait Pierrot ? Il est bien difficile de le dire. Il est probable qu'il n'en pensait pas grand chose et qu'à ce moment-là, très amoureux de Paula, il ait fait de son mieux pour l'entourer et la distraire. Mais il est possible aussi que peu à peu se soit insinuée en lui l'idée qu'il lui faudrait beaucoup d'énergie et un enthousiasme toujours renaissant pour lutter contre les silences noirs de Paula, ses migraines de plus en plus nombreuses qui la contraignaient à rester des journées entières allongées dans l'ombre de sa chambre, volets clos.

Par ailleurs, Pierrot se demandait ce qu'il allait devenir et n'entendait pas se contenter de l'emploi de bureau qu'il occupait temporairement. Il s'ennuyait un peu de ses parents, se sentait isolé des siens. Mais Paula ne voulait pas partir, elle s'était mis en tête d'aider sa mère, elle qui l'avait quittée à neuf ans. Elle se sentait des devoirs envers les petits.

Tout d'un coup, les choses étaient devenues compliquées.

Pierrot louait un minuscule appartement route d'Estremont, près d'une grande maison qui appartenait à la famille Lanternac. Les Lanternac avaient une fille de l'âge de Linette, c'est-à-dire de cinq ans plus jeune que Pierrot et Paula. En fait, cette différence d'âge n'a plus d'importance quand on franchit un certain seuil : ainsi, à vingt-trois ans, on peut s'intéresser aux jeunes filles de dix-huit ans.

C'est d'ailleurs au Café des Platanes que Pierrot, par l'intermédiaire de Linette, fit plus ample connaissance avec Elizabeth Lanternac, une jeune fille fort laide mais drôle, enjouée, dynamique et pleine de ressources. Fille gâtée de notables, elle fut la première à lancer la mode de soirées à l'américaine, appelées "des boums".

La première de ces soirées eut un succès fou, tous les jeunes gens à la mode avaient reçu une invitation officielle et on ne parlait que de la boum. Ma mère ne fut pas invitée, elle ne crut pas à une étourderie ni à une erreur. Elle savait qu'elle ne faisait pas partie du monde des Lanternac. Elle laissa Pierrot y aller seul. Insista-t-il pour la convaincre de venir malgré tout ? Elle était trop fière pour accepter. Proposa-t-il d'y renoncer ? Le poussa-t-elle à y aller malgré tout, feignant la désinvolture ? Est-ce que cela fut un sujet de dispute ?

Toujours est-il que c'est lors de cette soirée que Pierrot fit plus ample connaissance avec une jeune fille timide. Elle avait de grands yeux verts et des longs cils bruns, et elle le regardait avec admiration. C'était la petite Jane, la fille de Gersende. Discrète, secrète elle n'avait jamais fréquenté aucun garçon. Un jour, au cinéma, elle avait dit à Paula : "Comme je t'envie d'être avec Pierre ! Il est tellement bien !" et Paula lui avait répondu : "Toi aussi Jane tu rencontreras quelqu'un, tu verras..." Jane venait enfin de rencontrer l'homme qui lui plaisait.

CHOISIR SON CLAN

Voilà le moment où peu à peu les continents se séparent. Sûrement y-a-t-il un craquement sourd, mais son bruit s'est perdu. Ne reste que la dérive insensible, l'éloignement sournois qui ne dit pas son nom.

"- On se voit cette semaine ?

- Cette semaine, ce ne sera pas possible, j'ai promis à un copain d'aller l'aider après mon travail..."

Paula n'était pas du genre à insister. Plus tard, Louis devait me dire que pendant tous ces mois, elle arrêta de manger. Elle devenait, elle qui avait toujours été très mince, diaphane, transparente, serrée dans les jolies jupes qu'elle avait cousues, un sourire étrange aux lèvres, les yeux dans le vague.

Louis et Delphine la voyaient dériver vers quelque chose qu'ils ne connaissaient pas, tout occupés qu'ils avaient été à survivre pour sortir de la misère. L'irruption du chagrin d'amour. La perte des rêves de normalité qu'ils n'avaient jamais conçus pour eux, mais qu'elle, Paula, avait portés depuis le début de sa rencontre avec Pierrot. Une jolie maison coquette,

des voilages aux fenêtres, des rires d'enfants. La vie des gens normaux, ordinaires.

Mais jamais elle ne serait elle-même jamais assez normale ni assez ordinaire pour y prétendre, et c'est ce qui effraya sûrement Pierrot.

Depuis sa rencontre avec Jane, les rendez-vous s'étaient multipliés. Jane, comme Paula, était silencieuse mais Pierrot parlait pour deux. Et puis, surtout, en fréquentant Jane, Pierrot avait trouvé un clan. Gersende, la mère de Jane, femme pleine d'entregent, connaissait tout le monde et lui fit rencontrer les notables du village : Maître Corbeau, lequel, bien des années plus tard, entrerait dans sa famille par alliance, le Docteur Larandon, le Pharmacien Homais... Veuve depuis la fin de la guerre, Gersende s'était remariée avec un entrepreneur local qui avait fait de belles affaires, et Pierrot s'entendit tout de suite très bien avec cet homme. Ils étaient tous les deux gaullistes et aimaient la pêche à la ligne. Peu à peu, les liens se nouèrent, de plus en plus étroits, entre la famille de Jane et Pierrot.

C'est à ce moment que Paula cessa de fréquenter le Café des Platanes. Elle ne pouvait plus supporter le regard condescendant des uns, apitoyé des autres. Elle embrassa Linette avec laquelle elle avait partagé tant de jeux, de rires, de confidences, d'espiègleries et disparut du petit cercle de jeunes qui allait prendre l'apéritif en terrasse les vendredis, jours de marché. Elles se revirent parfois. Rarement. Paula était de celles qui ferment leur porte et n'ouvrent pas, même si on vient tambouriner.

Il y avait quelques mois que Paula ne voyait plus Pierrot, et elle savait qu'il fréquentait désormais Jane, mais elle gardait une forme d'espérance. Elle avait l'intime conviction qu'il était le seul homme de sa vie. Pourtant, quand elle entendit incidemment deux commères, à la boulangerie, annoncer que Pierrot Tdi avait annoncé son mariage avec Jane Dunoyer, elle crut se trouver mal. Elle ne laissa pour autant rien paraître, sourit, paya le pain et, rentrant chez elle, fit comme si de rien n'était. Pourtant, le lendemain, elle ne se leva pas, ni le jour d'après, ni les jours qui suivirent.

Louis et Delphine pensaient qu'il n'y a que dans les mauvais romans de Paul Bourget que les petites couturières mouraient de chagrin, mais ils s'arrangèrent pourtant pour se relayer auprès d'elle, lui faisant des bouillons de poule, des soupes légères, les crèmes qu'elle aimait... Elle était devenue si menue, si faible qu'on aurait dit qu'elle ne pourrait plus jamais se lever. Le docteur Larandon en restait muet : a-t-on jamais vu quelqu'un se laisser dépérir de la sorte?

Enfin, de potion médicale en remède familial, Paula finit par renouer le fil de la vie.

Bien sûr, elle n'assista pas aux noces de Pierrot et Jane, dont bruissait tout le village mais auxquelles ne furent conviés que quelques privilégiés. En effet, pour des raisons qui aujourd'hui encore restent inexplicables, les deux fiancés choisirent d'unir leurs destinées dans la ville de Lourdes, célèbre dans tout le pays pour les miracles qui s'y étaient produits.

Quelques mauvaises langues estimèrent que c'était une étrange idée.

INTERMÈDE

Il y avait six mois que Pierre et Jane s'étaient mariés. Le jeune couple s'était installé dans la grande maison de pierre que le nouveau mari de Gersende avait achetée. Cette bâtisse imposante s'élevait sur trois étages. Ses fenêtres alignées et sa lourde porte d'entrée en chêne massif lui donnaient un air sévère. Nul jardin ne venait l'égayer. On aurait pu la prendre pour une maison de grande ville, un de ces immeubles cossus et bourgeois où consultent les médecins et les avocats. Elle était située dans une petite rue très pentue et avait pour adresse : "1, rue du triomphe".

La vie de Paula semblait s'être rétrécie à une routine qu'elle suivait machinalement : son travail, sa vie entre Louis et Delphine, les dimanches en visite auprès de sa mère afin de l'aider à élever les trois petits derniers. Paula s'était particulièrement attachée à la dernière de ses soeurs, une petite fille dégourdie et joyeuse qui était née avec un fort strabisme. On l'avait opérée et depuis, elle promenait sur le monde son regard boîteux et ses grands éclats de rire. Thérèse, dite Tess, fut la personne qui sauva Paula de la mélancolie qui la guettait. Gourmande, la langue bien pendue, affectueuse, espiègle, elle prit bientôt une place prépondérante chez Louis et Delphine qui tombèrent sous son charme particulier. Tess réussit ce que Paula n'avait pu accomplir : avoir deux familles sans renoncer à aucune. La semaine, elle vivait chez sa mère et le week-end elle venait rejoindre Louis, Delphine et Paula. Le dimanche à midi, son frère et sa soeur mangeaient parfois avec eux.

Paula n'avait pas oublié Pierre mais elle n'en parlait jamais. D'autres jeunes gens, des ouvriers que connaissait Louis, avaient essayé de l'inviter à un bal, à une séance de cinéma. En vain. Paula ne voulait fréquen-

ter personne. Louis soupirait : allait-elle donc gâcher sa vie pour ce petit corse ambitieux? En l'invitant partout avec eux, en lui donnant l'impression qu'elle faisait partie de leur monde, les propriétaires du Café des Platanes l'avaient bercée d'illusions. Elle ne trouverait désormais personne assez bien pour elle et gâcherait sa vie dans le souvenir de ce premier amour... Louis était furieux après eux, après lui et même après elle.

Alors que Pierre et Jane étaient mariés depuis six mois, il se passa un soir un événement étonnant. Paula rentrait chez elle, après son travail, et pour cela passait sur la place du village avant de prendre la route qui menait chez Louis et Delphine, dans un faubourg à la lisière des champs, quand elle vit (elle le vit, mais tout le monde le vit aussi, tant il se tenait droit, immobile et silencieux, comme une statue de sel) au milieu de la place, Pierre qui l'attendait. Elle en ressentit un coup au coeur mais passa devant lui, elle même droite, silencieuse et figée comme une statue de sel, sans un regard, sans un mot.

C'était là, du temps de leurs fiançailles sans façon, qu'ils avaient l'habitude de se retrouver tous les soirs et de faire le chemin ensemble de chez l'un à chez l'autre, allant et venant et se raccompagnant encore et encore, babillant, riant, s'embrassant à la dérobée...

Un trouble terrible secoua Paula ce soir-là, elle ne dormit pas de la nuit. Elle revoyait Pierrot, debout sur la place. Et dès ce premier soir elle sentit en elle s'affronter deux forces contraires : le désir qui la poussait vers cet homme, cet incroyable sentiment niché au creux de son être qui lui faisait dire que c'était "lui", son double, son "âme soeur", et que personne d'autre n'entrerait dans sa vie. Mais aussi le ressentiment, la colère, l'impression de gâchis et d'injustice qui lui faisaient dire que non, il fallait renoncer à cet homme, qu'il l'avait trahie, qu'il en avait épousé une autre. Elle le connaissait si bien, et elle se connaissait encore mieux. Dès ce premier soir, elle sut que si elle lui revenait, elle ne demanderait aucune explication, il ne parlerait pas davantage et rien dans la situation n'évoluerait jamais.

C'est pourquoi elle se battit, avec ses armes, les seules qu'elle connaissait : le silence, le regard droit, le corps serré.

Et tous les soirs, elle devait sortir ses armes, car tous les soirs, sur la place du village Pierrot attendait Paula, sous les yeux étonnés des badauds qui prenaient l'apéritif à la terrasse du Café des Platanes. Quand il pleuvait, il l'attendait sous la pluie, ruisselant, et quand il faisait beau, il ne pensait même pas à mettre sa casquette. Il ne faisait rien : pas un

geste, pas un sourire, il restait seulement là, immobile, impénétrable, et personne n'allait vers lui ni ne lui parlait.

Et Paula passait, droite, sans un geste ni un sourire, elle-même impénétrable et personne n'allait non plus vers elle, ni ne lui parlait.

Les gens regardaient, c'est tout.

Il se passa des semaines, des mois. Elle se dit qu'il se laisserait, qu'il se ridiculiserait, qu'il n'oserait pas continuer.

Mais tous les soirs, il était là.

Alors, un soir, Paula alla vers lui. Personne ne sait ce qu'elle lui dit. Ils n'échangèrent que quelques mots, puis chacun repartit de son côté.

A compter de ce moment, Pierrot ne revint plus attendre Paula sur la place, et tout le monde comprit pourquoi. Mais personne ne dit rien.

Nous étions en 1951.

DIX ANS DE NEIGE

Depuis cette soirée où Paula s'était approchée de Pierre, scellant leurs retrouvailles, plus personne ne les revit ensemble.

Et pourtant, eux se voyaient tous les jours, me dit-elle, longtemps après, avec un sourire étrange.

Je ne sais où, je ne sais comment.

Ils se voyaient dans les interstices de la journée, les moments vides, les creux, les minutes d'inattention.

Quand les autres dorment, rêvent ou tournent la tête.

C'était une histoire qui se vivait en sourdine, une histoire par temps de neige, qui maintient la vie à distance. Belle à regarder depuis la chaleur d'un abri, mais qui mouille les pieds si on s'y aventure.

C'était une histoire qui n'a appartenu qu'à eux, et ils n'en parlèrent à personne. C'était leur secret.

Même la raconteuse se tait.

La brodeuse n'a plus de fil.

Dix ans de neige. Ils avaient vingt-cinq ans, ils en eurent trente-cinq.

Entre temps, Pierre et Jane eurent une petite fille. Elle vint après des années d'attente. Jane avait dû supporter une succession d'espoirs dé-

çus, tant de débuts de grossesse s'étaient terminés dans les larmes qu'elle en avait gardé un chagrin opiniâtre. Hiver comme été, elle sortait avec de grandes lunettes noires, et personne ne voyait plus ses jolis yeux verts aux longs cils.

Ses voisines pourraient vous parler des larmes de Jane, des angoisses de Jane, des déceptions de Jane.

Mais moi, je ne saurais pas.

Alors, je vous laisse imaginer.

Ils eurent trente-cinq ans.

Et un jour, Paula qui n'attendait rien, qui vivait au jour le jour cette vie de neige sans jamais en vouloir une autre, s'aperçut qu'elle aussi était enceinte.

LORSQUE L'ENFANT PARAÎT...

En 1960, Paula découvrit qu'elle était enceinte, avec stupéfaction. Il y avait douze ans qu'elle connaissait Pierre et les précautions qu'ils prenaient avaient été suffisantes jusqu'alors pour leur éviter le grand désagrément de devenir parents d'un enfant illégitime.

Ils avaient tous les deux trente-cinq ans.

Pierre vivait avec son épouse, leur petite fille âgée de cinq ans, et ses beaux-parents dans la grande maison de pierre sise dans la rue du Triomphe. Il travaillait dans une administration comme cadre moyen et semblait avoir oublié les ambitions professionnelles de sa jeunesse. C'était un homme affable, extraverti, souriant et serviable, très investi dans la vie associative. Il prenait une part importante à l'organisation des fêtes de quartier qui, chaque année, donnaient lieu à des défilés de chars sur lesquels on faisait grimper les enfants costumés. Chaque quartier présentait son char : le moulin rivalisait d'inventivité avec le palais oriental, sans oublier les paniers enrubannés d'où sortaient des poussins aux plumes vaporeuses.

Il entretenait des relations courtoises avec tous sans avoir de véritables amis. Il s'était éloigné de ses camarades de combat, Paul passait ses soirées à bricoler de vieux postes de radio et Jean menait avec austérité son rôle de père de famille nombreuse, chantant tous les dimanches à la chorale et lisant les textes de messe d'une voix compassée.

Il voyait rarement sa famille : son épouse n'avait guère de points communs ni avec sa belle-mère, ni avec ses belles-soeurs. L'une était devenue institutrice. De santé délicate, elle ne s'était jamais mariée. L'autre au contraire s'était mariée très jeune et avait successivement tenu plusieurs commerces : pizzeria, café, brasserie...

Pierre entretenait des rapports cordiaux avec son oncle Toussaint Lazzuli, et son épouse Garance. Autrefois intrépide, celle-ci avait plutôt mal vieilli, levant le coude plus souvent que nécessaire, riant trop fort avec les clients, toussant la fumée des cigarettes qu'elle alignait dans leur étui doré et qu'elle pinçait de ses doigts aux ongles rouges.

Au café des Platanes, Gabrielle et son mari avaient su faire fructifier leur affaire. L'endroit respirait le bon goût ; l'ambiance feutrée favorisait les jeux d'esprit. On y parlait bas, on y buvait du Martini servi dans des coupes évasées avec une olive. Linette s'était mariée avec un sportif séduisant, peut-être même l'était-il un peu trop. Il s'en disait sur son compte. Linette avait souvent les yeux rouges. Le jeune ménage s'était établi à l'étage et Linette aidait ses parents tout en s'occupant de son fils.

Elle voyait parfois Paula, quand elle faisait l'effort d'aller la retrouver dans son atelier de couture où le temps semblait s'être arrêté et où elle menait une vie d'éternelle jeune fille. Linette connaissait les secrets de Pierre, qu'elle considérait comme son cousin (il l'était, de fait, par alliance), qui la faisait rire et lui changeait les idées. Mais Paula ne lui parlait jamais de rien. Elles se contentaient de conversations banales sur le temps, les nouvelles des uns et des autres, la vie du village.

Linette demandait des nouvelles de Delphine, qui avait maintenant pris sa retraite et ne venait plus au café dans lequel elle avait passé toute sa vie. On la regrettait beaucoup, personne ne savait travailler aussi vite et aussi bien, être aussi discrète et dévouée...

Paula partageait son temps entre l'atelier, la vie entre Louis et Delphine et l'éducation de sa petite soeur Thérèse, qui était devenue une adolescente de quatorze ans. Boulotte, portant lunettes, elle promenait sa bonne humeur et sa jovialité sur son entourage, bavardant, rendant service, s'occupant d'un rien. Vive et intelligente, elle aimait écouter les discours politiques de Louis, surtout qu'ensuite venait le bon repas dominical qui se terminait par des choux à la crème ou un gâteau... Un jour, alors que le frère de Delphine était en visite, il fit le pari, moyennant cinq francs, que la petite terminerait le plat de pommes de terre, et Thérèse, sans se laisser impressionner, en vint à bout avec une obstination et une opiniâtreté qui restèrent dans la mémoire familiale.

Paula et Pierrot, malgré la force de leurs sentiments et la durée de leur liaison, menaient des vies séparées. Ils ne se voyaient jamais en public, prenaient garde à ne compter que sur eux, ne demandaient la complicité d'aucune relation... A ce prix, ils avaient réussi à maintenir leur secret assez bien gardé. Mais quand Paula se rendit compte qu'elle était enceinte, elle sut que sa vie, leur vie, allait changer.

Ce fut d'abord la frayeur, l'épouvante même qui s'emparèrent d'elle. A son tour, elle deviendrait donc fille-mère, un état qui avait été celui de sa propre mère, un état peu enviable. Qu'allaient penser les gens? Que diraient les commères ? Ce n'est pas tant pour elle qu'elle craignait, elle était détachée de tout, mais pour Pierre, qui serait malheureux et souffrirait des ragots...

Et puis, comment allait-elle élever cet enfant? Elle n'avait pas vraiment de revenu, tout au plus un salaire d'appoint, qui lui permettait de s'habiller et de couvrir ses menues dépenses, mais avec un enfant, tout allait devenir beaucoup plus difficile.

A trente-cinq ans, a-t-on idée de tomber enceinte ?

Elle se dit que peut-être cette grossesse n'irait pas à terme. Elle avait encore un peu de temps. Elle serra ses jupes et se tut. Comme par extraordinaire, elle ne grossissait guère, son ventre restait plat. Mais pourtant, au fil des mois, l'enfant grandit dans l'ombre et le silence.

Bientôt, cela fit six mois.

Alors elle en parla à Delphine, qui se mit à pleurer, et à Louis, qui poussa un vaste soupir.

Thérèse, elle, sauta de joie avec enthousiasme. Paula lui promit qu'elle serait la marraine de ce bébé qui devait naître au printemps 1961.

NAÎTRE ET ÊTRE NOMMÉE

Alors que la date présumée de l'accouchement était dépassée depuis plus d'une semaine, je finis par naître, avec bien des difficultés.

Ce fut long, douloureux, je me présentais "par le siège", dans une maternité de village, en 1961, sans grands moyens médicaux pour soulager la mère. Le médecin de famille était fort embarrassé. Alors que j'avais fini par naître, on m'emporta dans une salle voisine, je n'avais pas crié, j'étais à moitié estourbie par ma venue au monde et on annonça à ma mère que je ne vivrais peut-être pas.

Ma mère me dit plus tard que c'est à ce moment-là qu'elle se découvrit mère : jusqu'alors, cette grossesse, cette naissance avaient été dramatiques, marquées par la douleur, le chagrin, la souffrance. Mais voilà qu'au moment où on lui annonçait que peut-être, l'affaire s'arrêterait là, elle se prit d'un amour violent pour moi. Il fallait que sa fille vive, elle n'avait pas fait "tout ça" pour se retrouver au point de départ. Quoi qu'il arrive, elle allait tout mettre en oeuvre pour que je vive, pour que ma vie soit réussie. Et de cette espérance violente des mères, elle demanda au Ciel auquel elle ne croyait pas de me donner la force de me battre, d'être,

selon son mot, "débrouillarde"... Et si le débrouillard est celui qui débrouille, alors, oui, son voeu s'est exaucé !

En effet, quelques jours plus tard, j'étais hors de danger et c'est alors que l'on annonça officiellement ma naissance.

Dès lors, défilèrent à la maternité tous les clients du café des Platanes : non pas seulement les petites couturières collègues de Paula, mais aussi les anciennes connaissances devenues femmes de notables. Linette fournit la plus jolie layette qu'on ait jamais vue, qu'elle était allée acheter à Toulouse ! Fleurs, bonbons, vêtements : je fus une petite fille couverte de cadeaux. Peut-être que ce fut une occasion pour tous ces gens de dire à Paula qu'ils l'estimaient, qu'ils savaient et qu'ils comprenaient.

Si cette naissance ne fut pas tambourinée par le garde-champêtre, elle fit cependant bruire de rumeurs tout le village. Madame L., connue pour ses amants et sa dévotion se fit un plaisir d'aller trouver Jane, la femme de mon père. Avec mille faussetés précautionneuses, elle lui apprit que Paula avait mis au monde une petite fille et qu'il se murmurait qu'elle était de Pierrot... Jane, incrédule, savait sûrement déjà au fond d'elle que c'était la vérité, mais elle préféra ne pas le croire.

En rentrant de son travail, le soir, Pierre trouva sa femme en pleurs.

Questionnée, elle rapporta les propos de Madame L.

Mon père nia avec aplomb, assurant que c'était de la pure calomnie: enfin, quand même, elle n'allait pas croire ces sottises ! Et emporté par son élan, il eut cette phrase : "Qu'on vienne me le dire en face !"

La phrase fit le tour du village, occasionnant sourires en coin et haussements d'épaules. Jane s'y accrochait comme à un viatique, la répétant, s'en étourdissant .

Cela revint aux oreilles de ma mère.

Et des années et des années plus tard, alors que je lui disais combien je regrettais qu'elle n'ait jamais servi de "passeuse" entre mon père et moi, elle me rapporta cette cruelle anecdote, en me disant : "Voilà comment ton père a accueilli ta naissance. Tu vois ?"

Je voyais, en effet.

Quelques jours après ma naissance, il se passa un fait remarquable. Louis, qui avait élevé Paula depuis ses neuf ans mais n'avait aucun lien de parenté avec elle, prit la décision d'aller me reconnaître, parce qu'il savait que mon père ne le ferait jamais. Il y avait au fond de lui l'envie de rompre la chaîne : lui-même, Paula, et presque tous les enfants de la famille n'avaient rien à marquer en face de la rubrique : nom du père. Louis décida que je sortirais du cercle. [Il me donna son nom.](#)

Plus tard, chaque fois que les deux hommes se croiseront, Pierre restera à une distance respectueuse de Louis, assez loin pour ne pas voir dans son regard tout le mépris qu'il lui inspirait, et qui ne devait pas se démentir au fil des années.

PETITE

Après le billet dans lequel je raconte ma venue au monde et le paysage alentour, j'aurais pu mettre un point final à mon Café des Platanes.

Mais j'ai eu envie de continuer, en publiant désormais une série de petites scènes dont la plupart sont déjà écrites depuis longtemps, qui constituent à proprement parler ma vie commune avec mon père.

J'écris depuis que j'ai neuf ans, j'ai beaucoup écrit pour combler le trou noir que constituait dans ma vie l'absence de mon père et l'énigme de notre histoire, qui me restait opaque et incompréhensible.

C'est cela maintenant que je vous propose de partager ici le dimanche. Dans quelques semaines, le Café des Platanes réapparaîtra en tant que lieu où se nouent d'autres intrigues, où se rencontrent d'autres personnages. Pour le moment, je suis une petite fille de quatre ans.

(J'ai déjà publié certains de ces textes, pardon pour ceux qui les retrouvent!)

A quatre ans, dans la cour de l'école maternelle, Samantha rencontre son père. Une petite fille brune, aux cheveux tressés bavarde avec elle : « Mon papa est pompier. » « Moi, j'ai un papy » répond Samantha avec fierté. « Moi aussi j'ai un papy, j'en ai même deux. Et en plus, mon papa est pompier. Quand la sirène sonne, il se dépêche pour arriver le premier à la caserne, même la nuit. Il met un uniforme bleu et un casque qui brille. Des fois, quand il rentre, il a la figure toute noire. Et toi ? » « Quoi, moi ? » « Ben... ton père? »

Samantha reste muette. Son père ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Son univers s'entrouvre sur une drôle de brèche. Au fond, c'est tout noir. L'idée serpente en elle, glaciale, atteint une zone inconnue de son cerveau où elle se révèle. Sans doute l'a-t-elle toujours su mais c'est à cet instant précis qu'elle reconnaît l'évidence : elle n'a pas de père. La cour de l'école s'étire, s'étend, elle n'en voit plus le bout, elle se sent prise de vertige, court vers la maîtresse, saisit le fond de sa jupe, s'accroche à elle : « Madame, Madame, j'ai pas de papa! ». La maîtresse se penche, son visage se rapproche de celui de Samantha qui ne voit plus

que ses yeux bleus avec de petites paillettes dorées. « Tout le monde a un papa, ma petite fille. Toi aussi, tu en as un, même si tu ne le connais pas ».

Samantha regarde autour d'elle les messieurs qui viennent à la sortie de l'école. Elle ne les voit pas bien parce qu'ils restent assis dans leur voiture. Contrairement aux papys, qui ont des cheveux blancs et des lunettes, il est difficile de les reconnaître parce qu'ils ne se ressemblent pas.

Comment faire pour trouver le sien parmi tous les autres?

Un soir, blottie dans le lit tout contre Maman, elle pose la question qui lui trotte dans la tête : « Où il est, mon papa? ».

Maman ne répond pas. Elle ne dit rien. Samantha la regarde et voit qu'elle pleure.

Il ne faut pas parler de ça.
C'est triste.

Ça fait pleurer Maman.

Est-ce que la maîtresse s'est trompé ? Est-ce qu'elle est la seule petite fille à ne pas avoir de papa ?

Il ne faut plus en parler. Il ne faut plus poser de questions.



Et malgré tout, j'étais rigolote et joyeuse. Je suis ma meilleure amie, je m'aime bien, et j'aime vraiment bien cette petite fille.

TOURNE MANÈGE

Samantha aime beaucoup sortir avec Maman, se promener avec elle dans la rue, entrer dans les magasins, acheter des choses, parler aux vendeuses et aux clientes... Mais Maman ne partage pas cet enthousiasme.

Assise sur le lit, Samantha regarde Maman se maquiller : elle étale le fond de teint qui sent délicieusement bon, puis elle ouvre le poudrier, sort la petite houpette et un nuage doré vient illuminer son visage.

Maman est concentrée, elle se regarde dans la petite glace, puis elle sort son bâton de rouge à lèvres, toujours rose clair, l'applique délicatement, puis referme le tube et le remet dans son sac. Ensuite, elle se lève et met ses jolies chaussures à talons. Comme elle est belle !

Maman est si jolie, Samantha a envie de se promener avec elle. « Je veux venir avec toi ! »

Maman lui jette un regard étrange, à la fois inquiet et en colère.

« Non, non, je te l'ai déjà dit...

...je ne fais qu'aller et venir, c'est juste une course, pas du tout intéressante...

...une réunion à l'usine, pour le syndicat

...un enterrement, tu ne veux quand même pas assister à enterrement ?

...oh Samantha, pourquoi me fais-tu tous les samedis la même comédie ? »

Samantha crie et caprice : « Je veux venir avec toi ! Où tu vas ? » mais la détermination de Maman est encore bien plus grande que la sienne : « Non, non, non, tu ne peux pas venir ! »

Maman finit par partir.

Samantha, en colère, trouve un jeu, un livre, court après son chat, va faire un tour dans le jardin et finit par oublier.

Maman fait toujours des histoires pour l'amener, ce n'est pas comme Papy. Avec lui, c'est très facile et très amusant de sortir. Sa main bien calée dans la sienne, on regarde précautionneusement à droite et à gauche avant de traverser, puis on met le cap vers le bureau de tabac qui fait aussi café. Papy fréquente le Café du Pont. On y rejoint ses copains, de vieux messieurs qui boivent des Berger blancs et refont le monde. Pen-

dant ce temps, Samantha choisit ses bonbons: nounours à la guimauve, coquillages sucrés, carambars, bonbons « Stoptout », rubans de réglisse...

Papy est la personne la plus gentille du monde.

Depuis que Maman est partie travailler à l'usine, Papy est à la retraite et c'est lui qui s'occupe de la maison : il fait la cuisine, prépare Samantha et l'accompagne à l'école. Maman travaille une semaine de 5 heures à 13 heures et la suivante de 13 heures à 21 heures, elle fabrique des tubes en plastique qui seront plus tard remplis de crèmes qui font la peau douce. La machine est réglée pour fabriquer un certain nombre de tubes de plastique, il faut suivre le rythme. Maman n'aime pas ce travail, mais comme elle dit, elle est bien contente de l'avoir trouvé. C'est un travail stable et mieux payé que les journées de couturière « à la façon ». De toute façon, il n'y a plus de couturières maintenant, avec tous ces magasins de prêt-à-porter.

Il arrive cependant que Maman et Samantha sortent ensemble, en particulier le jour de la Fête. Ce jour-là, toutes les deux mettent de jolies robes et partent ensemble, elles se rendent sur le Champ de Foire où se sont installés des manèges et Maman achète des tickets.

Samantha se hausse le plus possible pour attraper le pompon et gagner un tour supplémentaire. Elle rit aux éclats. De temps en temps, depuis le carrosse (elle aime particulièrement monter dans le carrosse de princesse) elle jette un œil sur Maman qui, assise sur une chaise, lui fait un signe de la main.

Comme c'est bien ! Samantha pourrait tourner éternellement dans son carrosse à regarder Maman assise, à attraper le pompon, mais au bout d'un moment, il faut descendre du manège.

MON PÈRE C'EST TARZAN

Samantha regarde Tarzan à la télévision.

Unique survivant d'un accident d'avion, il vit seul dans la jungle, vole de liane en liane en poussant des cris d'animaux. Sa famille le croit mort. Il est vivant mais il ne peut le dire à personne.

Et si c'était ça, le secret ?

Son père vit dans la jungle. Il a un singe. Il sait parler aux lions. Il a même apprivoisé les éléphants. Il habite une belle cabane en haut d'un bananier géant, près d'un lac. Loin, très loin.

Quand son avion s'est écrasé, il n'a eu que quelques bleus, une chance incroyable après être tombé de si haut ! Il s'est rapidement habitué à sa nouvelle vie. De grandes feuilles de palme lui servent de toit pour s'abriter des pluies. Il se nourrit de baies sauvages, de mangues fraîches, de patates douces. Il boit le lait de coco et se baigne, la nuit, dans les eaux tièdes du lac bleu. Puis, avant de s'endormir dans le hamac qu'il a fabriqué, il parle à son singe du temps où il vivait en France, près de sa femme et de leur petite Samantha, avant ce terrible accident.

C'est si émouvant que Samantha s'en ferait presque pleurer toute seule, pour le plaisir de rester plantée devant la glace de l'armoire et de voir couler ses larmes de crocodile.

Elle a découpé des images de plantes, de fleurs, elle les a disposées partout dans la salle à manger. Elle a pendu des bouts de corde au plafonnier. Elle a dessiné des lions, des éléphants, le grand singe, et elle a collé ses dessins au mur. Papy l'a laissé faire en souriant, mais Maman n'a rien compris: « Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? Tu crois que je n'ai rien d'autre à faire, le soir, que ranger tes bêtises? » « C'est une jungle » dit Samantha. Papy prend sa défense : « Laisse-la s'amuser, c'est de son âge ».

Maman, vaincue, va se coucher tandis que Samantha se prélassse sous les bananiers en carton.

Quand Maman travaille et que Papy est au jardin, elle aime bien jouer à l'accident d'avion. Elle prend le balai, met ses deux pieds sur le rebord en bois et s'appuie de tout son poids. Les fibres s'écrasent, elle tient fermement le manche. « Br Br Br...Je perds de l'altitude!!!Br Br Br...Allô Allô! Je n'entends plus rien, je survole un territoire inconnu, attention, je descends, je descends... » Elle penche le manche à balai, s'arc-boute pour ne pas tomber. « Au secours, au secours! ». Trop tard, la voilà par terre, dans la jungle, parmi les éléphants et les lions qui la regardent d'un oeil étonné.

Samantha se demande quand les secours vont retrouver son père et le ramener à la maison. Cela peut prendre un certain temps.

Elle espère que son père viendra la chercher en voiture à la sortie de l'école.

C'est la chose qu'elle souhaite le plus au monde.

Elle peaufine les détails de son rêve, bouche ouverte, les yeux dans le vague, et chaque soir, elle guette l'homme inconnu venu pour elle. Mais il n'y a que les habitués qu'elle a appris à reconnaître.

Tous ces hommes feraient des pères très acceptables, en attendant le retour de Tarzan.

A la sortie de l'école, Papy est toujours là. Il n'a pas de voiture, alors ils rentrent à la maison à pieds, raccompagnant Ludivine qui marche quelques mètres devant eux comme si elle ne les connaissait pas. Parfois Samantha donne la main à Papy et ils cheminent paisiblement en se racontant leur journée, mais d'autres fois elle force le pas pour se retrouver à la hauteur de Ludivine. Il n'est pas facile d'attirer son attention. « Tu sais, mon papa, c'est un pilote d'avion, il lui est arrivé quelque chose de terrible, mais je ne peux pas te dire quoi, c'est un secret. » Ludivine la regarde bizarrement. « Je n'ai jamais entendu parler de ça. Un pilote d'avion ? C'est ta mère qui te l'a dit ? » « Non » « Qui alors ? Ton papy ? » « Ne me pose pas de questions, je ne peux rien raconter. C'est une question de vie ou de mort. » « Bah! Je ne te crois pas. De toute façon, ma mère dit que tu as beaucoup trop d'imagination. »

LES DATTES DE LINETTE

A l'école, il y a un garçon qui est le chef des autres. Il s'appelle Patrice Frescati. Samantha a un peu peur de lui, il court tellement vite dans la cour que si on se trouve sur son passage, on risque de se faire renverser. Il se déplace avec une cour de lieutenants, capitaines et soldats entièrement dévoués à sa personne. Dès qu'il arrive près des bancs, tout le monde se lève pour lui laisser la place.

Les filles le trouvent mignon, il a les yeux bleus et il fait la loi.

Samantha aime bien raconter les aventures de Patrice Frescati à Maman. La maîtresse a puni Patrice Frescati parce qu'il n'avait pas fait ses devoirs !

Patrice Frescati a eu un nouveau vélo avec trois vitesses.

Le père de Guillaume Delatournerie est venu à l'école gronder Patrice Frescati parce qu'il avait tapé Guillaume !

Un jour, Maman dit, comme ça, en passant :

Tu sais que quand j'étais jeune, je connaissais bien la maman de Patrice Frescati? La mère de Papy travaillait chez ses grands-parents, au Café des Platanes.

Samantha n'en revient pas. Maman connaît la mère de Patrice Frescati !

Voilà que justement, Samantha accompagne Maman faire quelques courses dans le village. Elle aime bien se promener avec elle, bien que ce soit toujours assez compliqué, parce que Samantha aime marcher dans les grandes rues et regarder les magasins alors que Maman aime passer par les carrelots, ces ruelles sombres, étroites, anciennes, où le soleil ne pénètre jamais.

-Oh, pourquoi on passe par là?

-C'est un raccourci, viens.

Il y a beaucoup d'endroits dans le village que Maman n'aime pas fréquenter : on ne passe jamais devant la boucherie Sanzeau, ni devant la banque décorée de deux croix bleues, on évite la place de la Mairie, et le Café des Platanes, on tourne juste avant dans le carrelot insipide de la rue de l'Homme-Armé. Samantha se dévisse le cou pour voir les élégantes en terrasse, mais en vain, elle n'aperçoit qu'un bout d'écharpe, une touche de rose, des mèches blondes...

Aujourd'hui, elles vont au marché voir un camelot qui ne monte son stand que quelques fois dans l'année. Il vend des choses que l'on achète rarement : des fruits exotiques, des noix, noisettes, olives préparées en sauces piquantes, amandes effilées... Samantha et Maman regardent attentivement avant de choisir les olives qu'elles ramèneront à Papy. Il y a beaucoup de monde, les personnes se frôlent, les mains se tendent vers les bassines, les voix s'élèvent : "oh mais j'étais avant vous!" " 200 grammes d'amandes" "des olives piquantes"...

Tout d'un coup, une dame s'illumine, comme une poupée qu'on aurait allumée de l'intérieur, en voyant Paula. Elle pose sa main sur son bras. Samantha découvre de longs doigts aux ongles vernis de rouge, une bague étincelante. En levant les yeux, elle aperçoit un grand manteau de fourrure qui a l'air vraiment très doux, et un peu perdue là-dedans, une dame souriante très maquillée et bien coiffée. Samantha remarque que tous ses cheveux ne sont pas de la même couleur : elle a des mèches ! C'est bien la première fois que Samantha voit ça.

Quelle jolie dame !

Elle a l'air terriblement émue de les voir, elle serre Paula contre elle, elle lui murmure des choses incompréhensibles. Maman a l'air gênée et contente à la fois.

Samantha regarde la scène comme elle assisterait à un spectacle, d'ailleurs elle se souviendra toujours de cette étrange moment.

La dame se penche maintenant vers elle avec douceur et lui offre des dattes qu'elle sort d'un sachet en papier :

Tiens, Samantha, veux-tu goûter des dattes ?

Samantha se méfie un peu. Il y a quelque chose de bizarre, mais Maman l'encourage :

Ne sois pas timide... Elle n'est pas timide d'habitude, je ne sais pas pourquoi elle reste comme ça...Prends une datte, tu n'en as jamais goûté.

La dame se relève, Samantha l'entend qui dit :

C'est troublant, elle te ressemble, et elle lui ressemble aussi tellement !

Puis elles se séparent, rapidement, non sans s'être serrées dans les bras, très fort.

Samantha goûte les dattes. Elle ne sait pas trop quoi penser de cette nouvelle saveur. Une fois arrivées à la maison, Maman lui dit :

Samantha, tu sais, la dame des dattes, au marché, c'est Linette...c'est la mère de Patrice Frescati.

La mère de Patrice Frescati lui a offert des dattes ! Quelle aventure ! Samantha traverse le jardin et court chez Ludivine pour tout lui raconter.

QUAND JE SERAI GRANDE, JE SERAI VEUVE

Tout le monde pleure à l'école, ce matin, même la maîtresse. Laurence a eu un accident de voiture. Elle est à l'hôpital et son papa est mort. On lui a fait une opération compliquée et pour le moment, elle ne peut ni marcher, ni parler, rien faire d'autre que rester dans un lit à attendre de guérir.

Laurence avait accompagné son père faire une course en ville pendant que sa mère gardait le bébé à la maison. Maintenant, sa mère n'a plus de mari. Elle est veuve. Samantha a entendu Maman qui disait : « Quel malheur, elle n'a pas trente ans, pas de métier, et deux enfants sur les bras... » A l'école, la maîtresse fait faire des dessins, des poèmes et des lettres pour Laurence. Elle dit qu'il faudra être gentil avec elle, vraiment très gentil, quand elle reviendra, parce que c'est terrible de perdre son papa à huit ans, il lui manquera toute sa vie.

« Avec Laurence, on est pareilles maintenant, on n'a pas de papa. Il faut être très gentilles avec nous parce que ça va nous manquer toute la vie » annonce Samantha à Ludivine, escomptant un effet de diversion au moment où elle vient de tirer la carte « Prison », au jeu du Monopoly. Mais ça ne marche pas du tout : « Toi, ton père, il n'est pas mort. La mère de Laurence, elle est veuve mais ta mère, elle n'est pas mariée. » « Je ne vois pas la différence », dit Samantha. « Il y en a une, dit Ludivine. Passe-moi les dés, tu ne peux plus jouer, tu es en prison ».

Laurence et elle, ce n'est pas pareil du tout. Le père de Laurence est mort, alors que celui de Samantha est perdu dans la jungle et personne n'a l'air de s'en inquiéter ! Sauf elle, bien sûr.

Maman revient de l'enterrement. « Il y avait un fourgon entier de fleurs naturelles, et un monde ! Il a fallu soutenir Madame Joly, elle a manqué s'évanouir...»

Samantha imagine la scène, l'église remplie de gens en noir avec de grands bouquets colorés. Ils regardent pleurer la maman de Laurence et ça les rend tristes eux aussi. Ils pleurent dans de grands mouchoirs à carreaux.

Les gens ne veulent pas être tristes pour rien. Il leur faut une bonne raison. Une catastrophe.

Ce serait mieux si son père était mort.

On peut imaginer qu'il n'a pas survécu à la catastrophe aérienne.

Samantha jette les images d'animaux et range le balai-avion-qui-s'écrase dans son placard. La jungle ne l'intéresse plus. Elle préfère ramasser des fleurs au jardin. Une grande brassée de dahlias rouges qu'elle dépose près de la petite haie de buis, à un endroit bien plat où Papy a enterré leur chatte Bamboula. Elle prend un air triste et reste là un moment, jusqu'à ce que l'ennui arrive. Elle attend que quelqu'un la remarque et lui demande ce qu'elle fait. Mais personne ne vient. Alors elle finit par s'en aller, déçue.

Veuve, c'est bien, surtout le jour de l'enterrement, quand les autres sont là pour vous tenir dans leurs bras et vous consoler, sinon, après, on trouve le temps long.

Une fois qu'on a mis les fleurs sur la tombe, il n'y a plus rien à faire.

Maman la gronde : « Mais qu'est-ce qui t'a pris de cueillir tous les dahlias pour les mettre par terre ? C'est malin ! Avec cette chaleur, ils sont tout fanés maintenant. Tu as vraiment de ces idées ! »

Samantha a envie de dire qu'elle avait besoin de fleurs fraîches pour jouer à la veuve, mais quelque chose la retient. Elle ne répond pas, regarde le bout de ses chaussures, et quand elle lève la tête, Maman est déjà partie.

POUSSER LE LANDEAU

Samantha veut un petit frère ou une petite soeur.

Pour pouvoir le promener dans le landau, le coucher dans de petits draps brodés très jolis, lui donner un biberon.

Les bébés, c'est bien. Tout le monde aime les bébés. Alors pourquoi Maman dit-elle que ce serait bien étonnant que Samantha ait un petit frère ou une petite soeur ?

"-Maman, est-ce que je pourrais avoir un petit frère ou une petite soeur?

- Je ne crois pas, non... Ce n'est pas possible.

- Mais pourquoi ? (Samantha crie et tape du pied) Je veux un petit frère ou une petite soeur !

- Pense à Ludivine, qui aimerait tellement être fille unique comme toi, qui trouve que tu as beaucoup de chance... Avec ses soeurs, elle n'est jamais tranquille, elles lui prennent ses poupées, il faut tout partager... Crois-moi, tu es bien mieux toute seule.

- Parce que les soeurs de Ludivine, elles sont grandes, elles marchent, elles nous embêtent... Ce n'est pas ce que je veux, moi je veux un frère ou une soeur bébé pour pousser le landau et me promener.

- Eh bien promène donc ta poupée dans le jardin, ce sera aussi bien et quand tu en auras assez, tu pourras jouer avec autre chose. Alors que quand on a un frère ou une soeur, c'est pour toute la vie, on ne peut pas s'en débarrasser comme d'un jouet."

Maman ne comprend jamais rien, on a beau essayer de lui expliquer les choses, elle ne comprend pas.

Samantha voudrait promener son petit frère ou sa petite soeur dans le landau, et elle pourrait aussi jouer à la maîtresse avec lui. Bien sûr, elle ferait la maîtresse et le bébé se mettrait avec les poupées, elle pourrait même lui donner une feuille pour qu'il dessine. Après elle relèverait les copies et mettrait une note.

Ce serait vraiment bien ! Mais comment faire ?

Est-ce que c'est parce qu'elle n'a pas de papa que maman ne veut pas faire un petit frère ou une petite soeur ? Si c'est ça, c'est vraiment injuste, ça devrait être tout le contraire. Il faudrait être beaucoup d'enfants et surtout dormir dans le même lit, comme dans les images du livre "Le Petit Poucet". Ça doit être vraiment bien d'avoir un grand lit comme ça avec plein de frères et soeurs dedans et dormir tous ensemble. Puis si les parents nous perdent, au moins, on reste ensemble.

Un jour, Samantha est au jardin avec Papy, elle est en train d'apprendre le nom des mois quand il lui dit :

"- Mon petit, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer... Est-ce que tu as toujours envie d'avoir un petit frère ou une petite soeur ?"

Samantha écarquille les yeux.

"- Oh oui!"

"- Eh bien, tu vas avoir un petit cousin ou une petite cousine ! Ta Mairaine attend un bébé... Et je suis sûr que tu pourras pousser le landau..."

Samantha en reste bouche bée. Un petit cousin ? Sa Mairaine chérie va avoir un bébé ? Voilà une nouvelle proprement prodigieuse, mais Papy continue à bêcher sans donner d'explications supplémentaires. Vite, elle court vers ses jouets : son landau est prêt, elle a aussi un couffin, des draps... Mais non! Le bébé aura son landau à lui, un vrai landau !

Un vrai landau !

Enfin, un beau jour, le bébé est là. Mairaine est sortie de la maternité et vient se reposer à la maison avec son fils. C'est un garçon, [il s'appelle Frank](#). Mairaine est triste, elle ne fait que pleurer, mais c'est normal dit Maman. Papy a brusquement plusieurs réunions, c'est la politique. Les mamans, elles, s'occupent du bébé avec Samantha.

Samantha voit enfin son petit cousin, au moment où Mairaine le change.

Mais c'est affreux, ce pauvre bébé a une malformation, là, entre ses jambes il a quelque chose de bizarre : "Maman, regarde ! Qu'est-ce qu'il a le bébé là?" Samantha montre l'endroit incriminé. Maman et Mairaine échangent un regard amusé : "Mais non, ce n'est rien, c'est normal, c'est parce que c'est un garçon. Les garçons ont un zizi" "Un zizi? Et les boules à côté, qu'est-ce que c'est ?" "C'est l'autre morceau du zizi des garçons."

Les pauvres garçons ! c'est terrible...

"-Mairaine, Mairaine, est-ce que je peux promener le bébé dans le landau?"

- Non, il est beaucoup trop petit."

Quoi? On ne peut pas le promener ?

Il est laid, en plus, tout noir et ridé. Mairaine, ce doit être pour ça qu'elle pleure, on lui a refilé un bébé affreux, tout petit, avec des choses entre les jambes. Il pleure tout le temps et on ne peut pas le promener.

Samantha se souvient des avertissements de Maman : "Tu veux un petit frère, mais quand on en a un, c'est pour toute la vie!"

Est-ce que ça va être pareil avec ce cousin ? Est-ce qu'on peut le ramener et en prendre un autre ?

SEIZE ANS

L'enfance lui avait paru longue et parfois ennuyeuse.

Il lui tardait d'être une jeune fille. A dix ans, elle jouait à la poupée mais attendait qu'on l'appelle « mademoiselle » quand elle entrait dans un magasin. Elle se disait que la vie commençait vraiment à seize ans, et pour des raisons mystérieuses qui devaient tenir à quelque feuilleton vu à la télévision, elle s'imaginait qu'à cet âge-là, les filles se balancent dans des jardins anglais, vêtues de robes romantiques et courtisées par de jeunes amoureux transis.

Enfant, elle attendait impatiemment d'avoir seize ans pour que des choses vraiment intéressantes lui arrivent enfin.

UNE PROMENADE PLEINE DE PROMESSES

Avant d'atteindre le nombre d'or qui brillait devant elle tel un trésor à portée de main, Samantha devait se contenter de ses quinze ans. Ils se présentaient sous forme de cheveux courts, bouille de clown rigolote mais pas séduisante, poitrine encombrante (qui devait mystérieusement fondre au fil des mois), tendance à chocolatartiner à toute heure, engouement pour le "Big Bazar" de Michel Fugain, les 33 tours de Maxime Le Forestier écoutés jusqu'à épuisement du vinyl, bande de copines loufoques et tendres, restes d'enfance maquillés en bonté de grande acceptant de grimper aux arbres avec le petit cousin de dix ans, interrogations de plus en plus stridentes sur l'identité de son père, agacement envers la mère terriblement vieux-jeu qui ne comprenait pas que les ponchos à franges, les vastes chemises de grand-père, les pantalons pattes d'éléphant rebrodés étaient désormais les tenues de prédilection de sa fille. Elle aurait voulu l'habiller comme une sale petite bourgeoise en bleu marine, rouge et blanc. Pas question, va te faire voir ailleurs, chère maman.

Ludivine était sa meilleure amie, un oasis de sérénité dans ce tourbillon. Ludivine avait une sorte de détachement tranquille, elle mettait entre les soucis et elle une distance infranchissable : elle ne donnait pas prise. Elle ne se révoltait pas, mais semblait tellement loin que ses parents et ses diaboliques soeurs, malgré leurs assauts de méchanceté et de perfidie (qui me restent encore incompréhensibles, trente ans plus tard, et me font penser qu'il existe, peut-être, une sorte de mal "à petit pied", tissé de mesquinerie et de médiocrité) ne l'atteignaient pas.

En ces années 1975, les amusements étaient rares dans ce coin de campagne : Samantha et Ludivine montaient et descendaient les collines en vélo, poussant jusqu'à telle ferme où vivait un garçon qu'elles trouvaient "mignon", puis, arrivées à destination, passaient devant la propriété en pédalant de plus belle, n'osant jeter un regard, retenant leur respiration de peur de se faire remarquer... Mais une fois rentrées de promenade, cet épisode marquait le point culminant de la journée et faisait l'objet d'incessantes conversations : "Oh la la, tu crois qu'il y était ?" "Et qu'il nous a vues?" "Oh la la s'il nous a vues, c'est terrible!" "On n'aura qu'à dire qu'on allait chez les Girard..." "Mais qu'est-ce qu'on serait allées faire chez les Girard?"

Et de rire, et de s'exalter...

Après les promenades en vélo vinrent les promenades à pieds le long de la voie de contournement du village, appelée "rocade", construite peu de temps avant et qui était encore une curiosité. On pourra se demander quel intérêt nous trouvions à marcher le long d'une route fréquentée alors que nous étions en pleine nature, je vous dirais que la nature a des charmes assez limités quand on a quinze ans et que la route est une belle promesse d'ailleurs, fût-elle empuantie des gaz d'échappement de camions et assourdissante du bruit des moteurs (le tout, à relativiser, ce n'était pas le périphérique parisien mais une modeste déviation rurale). C'est d'ailleurs à cause de cette rocade que tout un pan de la vie de Samantha a basculé... Mais sans doute les choses étaient-elles arrivées à ce moment d'équilibre instable où elles portent en elles leur propre transformation.

Samantha et Ludivine se promenaient, c'était un dimanche du mois de juin. De quoi bavardaient-elles, bien malin qui pourrait le dire... Tout à coup, un garçon inconnu leur apparut, au guidon d'un vélo de course. Petit, frisé, doté d'un grand sourire charmant.

"Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps, et transir et brûler."

En vérité, Samantha ne devait découvrir Phèdre qu'en 1ère, or, elle terminait sa classe de 3ème : elle n'avait donc pas à sa disposition cette magnifique évocation du coup de foudre pour comprendre ce qu'elle ressentait.

Le garçon s'adressa à elles en des termes fort galants, il s'appelait Michel Delamarre. Agé de dix-sept ans, il était en pension à deux cents kilomètres, dans un lycée où il poursuivait des études techniques suffisamment originales pour qu'elles nécessitent cet éloignement.

Ce jour-là, il leur fit un bout de chemin, s'intéressant à tout, échangeant avec elles des idées et des références musicales.

D'ailleurs, lui-même était passionné de musique et, avec des copains, avait monté un groupe. Ils répétaient le samedi, dans un local du Café des Platanes que mettait à leur disposition [Linette Frescati](#).

Est-ce qu'elles voudraient bien venir écouter leurs essais musicaux, un de ces jours ?

MICHEL DELAMARRE

Il écrivait son nom sur son agenda de classe, et quand elle croisait une voiture dont les lettres de la plaque minéralogique reproduisait ses initiales, "MD", elle y voyait le signe qu'elle était à la veille de conclure l'idylle tant attendue... Elle connaissait chaque reflet de ses yeux dorés, chaque boucle de son front, chaque expression de son sourire... Elle en rêvait, elle y pensait en se levant, elle y pensait en se couchant, et bien sûr, elle ne le voyait jamais. Elle attendait le moment où il l'embrasserait enfin. Elle avait déjà embrassé des garçons, mais là, ce ne serait pas la même chose, là, elle verrait s'ouvrir les portes de la Félicité !

Ludivine elle-même le trouvait mignon, et, avec l'aval de sa meilleure amie, il ne lui restait donc plus qu'à trouver le moyen de concrétiser son histoire d'amour.

Samantha était d'un naturel optimiste, il ne lui venait pas à l'esprit qu'elle aurait pu ne pas plaire à Michel Delamarre. Les seules raisons qui les séparaient étaient l'éloignement de leurs lycées respectifs, le fait qu'ils ne fréquentaient pas les mêmes amis... Elle n'avait pas remarqué que s'il prenait toujours grand plaisir à la rencontrer au hasard de leurs promenades, il ne lui avait jamais donné le moindre rendez-vous ni tenté de créer une intimité propice aux ébauches amoureuses.

Mais Samantha, fine mouche, avait deviné que s'il agissait ainsi, c'était par timidité !

Voyant que leurs rares rencontres ne faisaient guère avancer leur histoire, elle décida de se rendre, un samedi, dans la salle de répétition du Café des Platanes. L'affaire était d'importance mais présentait de nombreuses difficultés :

Tout d'abord, le Café des Platanes accueillait une clientèle bourgeoise : les fils Corbeau et Purgon, qui suivaient des études de notaire et de médecin, dans le but de reprendre le flambeau paternel, y avaient leurs aises et une réputation de noceurs persifleurs (bien sûr, ils étaient affreusement de droite, et Samantha pensait en les voyant à cette chanson de Jacques Brel : "Les bourgeois, c'est comme les cochons, plus ça devient vieux, plus ça devient bêtes..."). Or, ils faisaient partie du groupe "Les Garçons des Plat'ânes", quintet musical placé sous le patronage de Bobby Lapointe (Oscar Corbeau écrivait les paroles) et de Boris Vian (Michel Delamarre faisait étinceler ses solos de trompette). Gérard Purgon xylophonait entre deux pintes de bières (il avait fait son service militaire en Alsace). Merlin Frescati, fils de Linette et frère de Patrice, se partageait entre batterie et contrebasse. Enfin, Edouard de Grandchamp, dont les parents venaient de s'installer dans la région, apportait le contrepoint poétique de quelques accords de contrebasse.

Ensuite, pour se rendre dans la salle de répétition, il fallait traverser la grande salle où de vieux messieurs semblaient ne jamais cesser d'avoir joué au rami depuis le XIXème siècle. Il fallait ensuite prendre l'air détaché de celle qui arrive dans un groupe où elle ne connaît personne sauf un garçon qu'elle croise de temps à autre et qui ne lui a même pas donné un vrai rendez-vous...

Enfin, Ludivine trouvait l'entreprise beaucoup trop hasardeuse et pensait qu'on ne doit pas aller chercher des garçons, aussi mignons soient-ils, dans des arrière-salles de café.

Samantha hésitait.

JUSTE AVANT

Il y a un monde entre savoir et ne pas savoir.

Samantha finit par pousser la porte du Café des Platanes. De l'extérieur, l'endroit lui paraissait un peu désuet, feutré, plein d'adultes, mais une

fois qu'elle atteignit la salle de répétition, elle eut la confirmation qu'il était le repère des jeunes gens très comme il faut du village. Désormais, elle occupait la minuscule place qu'elle avait décrochée, dans l'ombre et sur un strapontin, celle de "groupie" des "Garçons des Plat'ânes".

C'était une place inconfortable : n'étant là que par la force de sa volonté, pour contempler de près l'objet de son affection, elle n'avait nul statut. Tout aurait été différent si elle était devenue la petite amie de Michel Delamarre... Samantha se demandait parfois ce qui la poussait à revenir en ce lieu, où elle était accueillie sans chaleur malgré la gentillesse condescendante de Michel qui l'aimait bien mais semblait la trouver un peu collante. Ludivine l'avait pourtant mise en garde : on ne doit jamais se lancer à la tête des garçons, il faut au contraire se montrer lointaine et énigmatique, tout le monde sait cela ! Mais Samantha se disait que si elle restait lointaine et énigmatique, elle pourrait rassir sur place comme un vieux quignon de pain oublié au fond de la panier sans qu'aucun garçon vienne jamais la chercher là...

Dans la grande salle du Café des Platanes, Linette Frescati l'avait prise sous son aile, lui offrant un chocolat chaud, lui demandant des nouvelles de sa mère, lui parlant de ses résultats scolaires... L'attention que Linette portait à Samantha la protégeait comme une armure invisible, empêchait les réflexions ou les quolibets que les "Garçons des Plat'ânes" réservaient à d'autres admiratrices moins chanceuses. Oscar Corbeau en particulier avait la dent acérée. Grand, maigre, voûté, il promenait un regard ironique sur tout un chacun, et cachait sa laideur derrière les volutes de fumée de ses cigares. Il aurait tué pour un bon mot. Samantha avait peur de lui, mais il la laissait tranquille, il ne la voyait pas. Elle observait les garçons à la dérobée. Michel vouait à Oscar une admiration sans bornes qui allait jusqu'à la servilité. Merlin Frescati égayait le groupe de sa douce gentillesse et temporisait les ardeurs alcooliques de Gérard Purgon, qui pouvait se montrer grossier voire violent quand il avait trop bu. Samantha aimait beaucoup Edouard, un jeune homme délicieux, passionné de photos, qui semblait abriter sa timidité derrière le zoom de son Canon dernier cri.

Autour d'eux papillonnaient diverses personnes : copains, copines, voisins, voisines, camarades de classe, amoureuses officielles et fiancées potentielles... Samantha connaissait les uns et les autres de vue, nouait de nouvelles alliances. Elle avait retrouvé là une fille qu'elle avait connue à l'école primaire puis qu'elle avait perdue de vue. Karine Mongeot avait arrêté l'école après la cinquième et appris la coiffure, mais shampooiner les clientes et balayer le salon ne lui avait pas plu, et elle menait désor-

mais, à seize ans, une vie désœuvrée, au gré de ses nombreuses conquêtes sentimentales.

Parce qu'elle la connaissait un peu plus que les autres, Samantha s'était rapprochée de Karine, grande potineuse, spécialiste ès révélations des idylles des uns et des autres, des potins et des nouvelles. C'est ainsi que Samantha apprit qu'on ne connaissait aucune histoire d'amour au séduisant Michel Delamarre, ce qui, selon Karine, était plutôt bizarre. Pas comme Merlin Frescati qui, après deux ans de liaison avec Brigitte Lemaire, venait de la quitter pour Blandine Cornilleau ! Quant à Oscar Corbeau, il avait beau lancer du fiel et ricaner derrière son rideau de fumée, tout le monde savait bien qu'il était amoureux fou de Belle, et que quand elle l'avait quitté, il avait pleuré comme un enfant sous ses fenêtres, suppliant qu'elle le reprenne.

Samantha écoutait toutes ces histoires, le cœur battant. Entrerait-elle un jour dans ce cercle magique ?

LA FILLE EN ROUGE, DE DOS, AU BAR

A la rentrée de septembre, Samantha était entrée en Seconde, au lycée voisin, distant de trente kilomètres. Tous les matins, elle prenait le car de ramassage avec d'autres élèves, encore embrouillée de sommeil, un café au lait à peine avalé, et tous les soirs, après la classe, elle revenait au village.

Le car la déposait sur la place, en face du Café des Platanes, et Samantha avait pris l'habitude d'en pousser la porte plusieurs fois par semaine avant de retourner s'enfermer entre les quatre murs oranges de sa chambre. Linette lui offrait souvent un chocolat ou un sirop. Les habitués jouaient au rami. Quelques jeunes désœuvrés passaient en coup de vent, mais l'ambiance, en semaine, était désespérément calme. Nulle répétition des « Garçons des Plat'ânes » ne venait animer les lieux, les artistes étaient étudiants dans la Grande Ville, trop lointaine pour qu'on en revienne avant le vendredi soir.

Samantha retrouvait Karine sur un banc de moleskine, en train de se repoudrer le nez ou de rajuster son trait de khôl (en ces années-là, le trait de khôl se portait noir et épais, à l'intérieur de l'œil). Karine n'avait jamais rien à dire mais ces riens, dilués de détails, donnaient l'impression d'une conversation. Parfois, Samantha attrapait au vol le nom magique de « Michel Delamarre ». « Michel Delamarre passe le Bac Blanc cette semaine ». Ce genre de phrase alimentait ses rêveries de la semaine. Elle le voyait assis derrière la table de l'étude, le nez dans ses livres, suçotant un crayon. Elle lui envoyait par la pensée tous ses vœux de réus-

site, espérait que les sujets ne seraient pas trop difficiles. Elle lui vouait un amour désincarné mais entêtant.

Le mardi 31 janvier 1977, après être descendue du car de ramassage, vers dix-sept heures trente, Samantha poussa la porte du Café des Platanes et aperçut Karine à une table en compagnie de quelques personnes qu'elle connaissait de vue. Elle alla les rejoindre. Elle sortit une cigarette de son paquet, comme si c'était déjà une vieille habitude alors qu'elle ne fumait qu'au café, quand il y avait du monde et qu'elle ne savait pas quoi faire de ses mains. Joëlle, la fille qui servait derrière le bar (une grosse fille de la campagne, pas commode mais que tout le monde traitait avec déférence car elle occupait un poste stratégique) se dandina vers leur table, débarrassa et prit la nouvelle commande.

C'est alors que Samantha aperçoit une fille, debout, de dos, au bar. Toute vêtue de rouge, elle porte de larges pantalons et un pull très cintré, la taille soulignée d'une ceinture en cuir marron, à l'épaule une besace du même cuir, une besace tachée de rouge parce qu'un stylo a fui et que l'encre l'a transpercé. Ses longs cheveux raides, épais, très noirs, descendent au milieu de son dos. Elle est petite malgré ses chaussures, de hautes mules à talons compensés, et menue, on dirait une miniature asiatique. Cette fille dégage une grande énergie. Samantha est fascinée, attirée, elle voudrait voir son visage qu'elle devine, reflété dans la glace du bar, à peine assez pour avoir envie d'en découvrir davantage.

Cette fille est un sémaphore qui envoie des signaux à Samantha, une pièce de puzzle qui vient compléter un dessin dont elle ne sait rien.

La fille se retourne. Samantha reste bouche bée devant sa beauté. Elle fait un geste d'au-revoir désinvolte en direction de leur table, puis quitte la pièce.

Samantha se tourne vers Karine :

« -Tu connais cette fille ? »

Karine la dévisage avec un mélange de consternation et de pitié :

«-Tu ne sais pas qui c'est ?

- Ben non... Qu'est-ce qu'elle est belle...

-Eh bien, justement, elle s'appelle Belle ... Enfin, Marie-Isabelle, mais tout le monde l'appelle Belle. Belle TDI. C'est pour elle qu'Oscar Corbeau a failli mourir, l'été dernier. Elle l'avait quitté. Il en est fou, fou amoureux. Elle le mène par le bout du nez. Je crois qu'au fond, elle n'en a rien à foutre. »

En rentrant chez elle, Samantha retrouve sa mère. Cette semaine-là, elle est de matin, cela veut dire qu'elle a travaillé à l'usine de 5 heures à 13 heures. On mangera tôt, avec Papy, puis Maman ira se coucher juste après. Samantha regardera un peu la télé, ou ira dans sa chambre bâcler ses devoirs ou écrire des poésies, son journal... Ou peut-être fera-t-elle une lettre à Ludivine qui est en pension dans une autre ville.

Avant de manger, Samantha prend quelques instants pour raconter quelques anecdotes de sa journée à Maman. Elle se rend compte qu'elle a envie de lui parler de cette étrange fille, en rouge, au bar, cette fille à la beauté extraordinaire.

-Tiens, je me suis arrêtée au Café des Platanes, ce soir... J'ai rencontré une fille... Une fille vraiment, vraiment belle ! D'ailleurs, elle s'appelle Belle ! Elle avait un ensemble rouge vraiment adorable, qui lui allait tellement bien... et un joli sac en cuir, exactement comme j'aimerais. Elle s'appelle Belle TDI, c'est la première fois que je la vois, il paraît qu'elle fait ses études à Paris. Tu te rends compte ? Et tu sais avec qui elle sort ? Avec Oscar Corbeau ! Il en est fou amoureux, à ce qu'il, paraît...

Samantha babille, Maman ne dit rien. Elle écoute habituellement les confidences de sa fille d'une oreille distraite, parfois amusée, parfois agacée. Tout ce qu'elle veut, c'est que Samantha travaille bien et réussisse ses études. Pour le reste...

Plus tard dans la soirée, Samantha est dans sa chambre orange décorée de posters - Charlie Chaplin, un clown grimaçant...- quand Maman pousse la porte. Samantha lève le nez de son bureau, étonnée.

Maman fait deux pas dans la pièce. Elle dit :

« -Tu sais, cette fille que tu as vue au Café, ce soir...

-Oui... ?

-Son père, c'est ton père. Mais je ne veux pas en parler, je t'en prie, n'en parlons pas. »

Maman sort et referme la porte derrière elle.

LE NOM DE SON PÈRE

Une fois la porte refermée, Samantha reste hébétée. Maintenant, elle sait le nom.

téhadéhdéhitéhahédéhi

Elle essaie d'imaginer son prénom suivi de ce nom-là. Sylvie TDI. C'est joli. Ça va bien.

Elle commence à l'écrire sur une feuille de papier. Elle l'écrit et l'écrit encore. Et encore. Et encore. La feuille est recouverte de ces petits signes, ils prennent toute la place comme à l'intérieur de sa tête.

Le nom du père est hégémonique, il fait la loi, il occupe le terrain, borne l'horizon, entend conquérir tous les territoires de l'intime.

Il est la clé qui ferme les portes du rêve et ouvre celles de la réalité.

Il y a longtemps que Samantha attend ce moment : le nom est le fil qui va la conduire à son père. Ainsi s'accomplira la rencontre, se détruiront les malentendus, s'expliqueront les mystères.

En apprenant le nom, elle apprendra son histoire et les raisons étranges qui les tiennent séparés.

Samantha n'a jamais imaginé que son père pourrait ne pas vouloir la rencontrer.

Samantha n'a jamais imaginé que son père pourrait ne pas l'aimer.

Pourtant, ce soir-là, une fois la porte refermée, ce qui l'emporte, c'est le sentiment d'étrangeté. Elle touche du doigt les contours de la révélation comme elle suit la ligne de la cicatrice qui balafre sa cuisse.

Les sonorités du nom du père tranchent avec le grain si doux, le tissage aérien de ses rêves.

Comment son père peut-il être le père de cette fille en rouge puisque cette fille en rouge vit ici, est fiancée avec Oscar Corbeau, fréquente le Café des Platanes, connaît Karine Mongeot ?

Se pourrait-il que quelque chose de plus puissant que les kilomètres, les avions, la jungle même enserrant Tarzan ne retienne son père absent ?

Se pourrait-il que durant tout ce temps, son père ait été là, escamoté dans le paysage familial ?

Cette inquiétante proximité lui fait tourner la tête.

Ses rêves dérivent sans capitaine, ils ont quitté le port, largué les amarres.

"Son père, c'est ton père."

Samantha pleure maintenant, seule dans sa chambre, la porte refermée sur le silence de sa mère.

Peut-être pensez-vous qu'elle aurait dû rouvrir la porte, la rattraper et demander, exiger le dévoilement... mais c'est que vous ne connaissez pas l'entêtement sans mots de Paula contre lequel tout se brise, l'enthousiasme comme le chagrin.

Samantha pleure de ce qu'elle devine qui pointe, tenaille et menace.
Son père était là, tout près.
Dès le début.
Mais alors...
Mais alors...

Contre les points de suspension qui hérissent leurs crochets pour empa-
ler les jours à venir, elle décide de se battre.
Dès demain, elle va mener son enquête. Elle va demander à Karine.
Contre l'injonction de silence, elle parlera, elle cherchera, elle farfouille-
ra, elle lèvera les couvercles des malles, elle apprendra à lire les cartes
muettes, elle trouvera le chemin, elle fera son itinéraire.
Et elle arrivera à lui.

En attendant, ses seules armes face au silence de glace, ce sont les
mots. Dans la chambre enfermée, l'aube du 1er février finit par se lever
et Samantha écrit à son amie Ludivine pour tout lui raconter.

(Ce billet, je vous l'offre, chères A. et J., petites traces de nos chuchote-
ments au creux de la nuit)

"CETTE LENTE SUCCESSION D'ÉVÉNEMENTS", ÉCRIVAIT JEAN-JACQUES
ROUSSEAU

" Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire: Ceci est à moi,
et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de
la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères
et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant
les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables: Gardez-vous
d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits
sont à tous, et que la terre n'est à personne. Mais il y a grande appa-
rence, qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir
plus durer comme elles étaient; car cette idée de propriété, dépendant
de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement,
ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain. Il fallut faire bien
des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre
et les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de

l'état de nature. Reprenons donc les choses de plus haut et tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'événements et de connaissances, dans leur ordre le plus naturel."

Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, 1775.

Les tables de la salle étaient disposées en U et la classe était en demi-groupe. Samantha ne pouvait donc échapper au regard de son professeur de Français, Madame Bonnefigue. Elle sentait peser sur elle ces yeux noirs aux sourcils fournis, ce regard bienveillant qui, ce matin-là, paraissait ne pas vouloir la lâcher.

Samantha ne regardait pas Madame Bonnefigue, Samantha ne regardait que les lignes du texte de Rousseau qui dansaient devant ses yeux.

Elle semblait douée d'une compréhension étrange du monde, comme si elle était en communication avec Rousseau lui-même, comme s'il lui parlait spécialement à elle, Samantha, pour lui dire des choses secrètes, pour lui donner les clés du monde.

Madame Bonnefigue n'y tenant plus, tente une ouverture :

"- Samantha, peux-tu répondre à la question s'il te plaît ?

- ...

- Qu'est-ce que tu as ce matin, tu sembles complètement ailleurs...

- Je n'ai pas bien compris votre question, en fait."

Madame Bonnefigue répète. Samantha reste muette. Heureusement, Monique, une de ses copines, répond pour elle. Les autres enchaînent, le professeur renonce à comprendre, Samantha est soulagée.

Surtout ne pas quitter la classe, ne pas quitter le texte des yeux.

Ici, il n'y a aucun danger, le cours est un oeuf clos, bien refermé sur les mots de Jean-Jacques Rousseau.

Tout à l'heure, il y a un siècle, Samantha a pris le bus comme tous les matins.

Elle s'était assise à côté de Karine Mongeot qui mangeait des tartelettes à la fraise (une folie en cette saison) et à qui elle aurait volontiers dit son secret si celle-ci ne lui avait glissé à l'oreille avec une mine de conspiratrice : "Je suis enceinte!"

Durant les quarante-cinq minutes de trajet, Karine avait donné des détails : c'était Patrick, et elle ne pouvait pas le garder, ses parents l'auraient tuée, et puis elle était trop jeune, elle avait envie de profiter de la vie, elle n'avait pas de chance, elle ne supportait pas la pilule...

Samantha écoutait d'une oreille distraite, perdue dans sa propre histoire. Les petites dents de Karine grignotaient méticuleusement les tartelettes,

prenant d'abord les fruits puis s'attaquant à la pâte sablée recouverte de crème pâtissière. "Groumpf groumpf, délicieuses..." disait-elle en s'es-suyant délicatement la commissure des lèvres.

Samantha éprouvait un mélange de répulsion et de fascination.

Plus tard, en prenant le chemin du lycée, Samantha hâta le pas pour se rapprocher de sa vieille amie M. qu'elle connaissait depuis la maternelle et avec qui elle avait vécu tant de bons moments dans l'enfance, mais qui lui semblait désormais trop sage et un peu terne, elle qui n'avait encore aucun goût pour le flirt, ne se maquillait pas, et ne semblait, somme toute, guère avoir changé depuis le Cours Préparatoire. Timide, dotée d'un étrange humour (elle adorait l'Angleterre et son non-sense), elle était solitaire, un peu décalée, plus attachée à son chien qu'à ses parents qui tenaient un commerce et qu'elle voyait peu. Elle vivait dans une grande maison vieillotte, pleine de pièces remplies de divans où se prélassaient des poupées espagnoles, de vitrines poussiéreuses, de chambres en enfilade où personne ne dormait.

Elles étaient presque arrivées devant la grille quand Samantha lui dit brutalement :

"- Hier soir, j'ai appris le nom de mon père. C'est le père de Belle TDI.

- Oh, dit M. en regardant par terre.

Puis elle rajouta :

- Je crois que je l'ai toujours su, en fait. J'avais dû entendre mes parents en parler, je suppose.

- Tu le connais ?

- Eh bien, ce sont mes voisins, Sam, je le connais comme ça...

- Et Belle ?

- Oh, elle, elle jouait avec ma soeur, je crois..."

Elles entendent la sonnerie alors elles entrent dans la cour, et se séparent sans rien trouver à ajouter.

C'est drôle comme le monde continue quand même, le lendemain.

Samantha monte les escaliers, retrouve les élèves de sa classe, ils se saluent distraitement. Il est tôt, chacun grapille un peu de tranquillité matinale en vivant au ralenti. Puis la prof arrive et elle leur dit d'ouvrir le manuel.

Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, 1775.

Alors Samantha plonge dans les mots. Il n'y a que ça à faire.

VIE COMMUNE (1)

Cette scène, je l'ai vécue en Mars 1977, dans la mairie de mon village natal. J'avais tout juste seize ans. Un mois avant, ma mère m'avait révélé l'identité de mon père. J'avais passé toute mon enfance à imaginer cet homme. Je l'avais rêvé aventurier, explorateur, héroïque et lointain. J'apprenais brusquement qu'il menait, dans mon village, la vie tranquille d'un père de famille. J'ai voulu le rencontrer, je voulais le voir.

La première fois que j'ai vu mon père, c'était à la mairie, un soir d'élections. On vidait les urnes dans une ambiance électrique. Des hommes en bras de chemise s'interpellaient sur fond de brouhaha. Des gens allaient et venaient parmi les tables, commentaient, faisaient des pronostics. Chacun avait depuis longtemps choisi son camp, connaissait ses alliés et ses adversaires. Mais on s'excitait, on se faisait peur ou on espérait, comme si une nouvelle donne pouvait modifier les règles du jeu.

J'étais venue là exprès pour le voir. Mon amie M., qui se trouvait par hasard être sa voisine, m'avait dit qu'il avait l'habitude d'assister aux soirées électorales. Elle devait le désigner dans la foule pour que je puisse mettre un visage, un corps, sur le nom de mon père.

J'avais chaud, je transpirais, mal à l'aise d'être là, travaillée par la vague sensation que je n'étais pas à ma place. Soudain, mon amie m'a poussée du coude. Elle parlait vite, à voix basse : « Tiens, c'est lui ». Alors, j'ai regardé dans la direction qu'elle m'indiquait et j'ai vu mon père pour la première fois.

J'ai d'abord vu sa fille, qui lui donnait le bras. Puis le regard de l'homme s'est posé un bref instant sur moi. Un regard étonné. C'est la seule fois qu'il m'a regardée, une fraction de seconde, avant de détourner la tête. Il a continué à avancer. La fille à son bras.

Il n'a pas eu un mot, pas un geste. Il ne m'a pas reconnue. Il ne me connaissait pas.

La scène a duré très peu de temps. Il a quitté la pièce.

C'est à ce moment-là que j'ai de nouveau entendu le bruit des conversations. Quelqu'un m'a parlé mais je n'ai pas compris ce qu'on me disait. On m'a bousculée. La lumière des néons est devenue aveuglante, une suite d'images trop colorées défilait comme dans un film à la bande-son inaudible.

Je suis partie très vite. Je n'entendais plus que le bruit de mes pas qui résonnait dans la rue vide et noire, qui s'amplifiait comme si quelqu'un me poursuivait. Je me suis mise à courir, le bruit augmentait, ne me lâchait pas, prenait toute la place.

Il n'y avait plus rien à faire. Tout ce temps passé à lui inventer un corps et un visage, voilà qu'il volait en éclats, qu'il explosait dans ma tête au

rythme de mes talons qui claquaient. Petit. Gros nez. Grandes oreilles. Du ventre. Cheveux rares.

Sans un mot, sans un geste pour moi.

La fille à son bras.

Toujours sa fille m'apparaît dans un halo lumineux, si belle qu'elle en devient irréaliste. Cette beauté insolente et gaie vient du regard qu'il porte sur elle, de l'amour dont il l'enveloppe, de sa place à côté de lui. Il n'y a aucun moyen de lutter contre elle.

Cette première fois marque le début de notre vie commune, en fixe les modalités pour toujours. La vie commune avec mon père, ce sera cette succession d'instantanés où le hasard nous a réunis en un même lieu au même moment.

Il pouvait surgir au détour d'une rue, sortir d'un magasin dans lequel je m'apprêtais à entrer, conduire la voiture qui passait au moment où j'empruntais le passage pour piétons. Chaque fois que je le voyais, un grand trouble s'emparait de moi. Il s'éloignait toujours vite. À peine l'avais-je entrevu qu'il disparaissait. Je restais un peu hébétée, le ventre creusé par une faim imaginaire, le cœur battant. Parfois la tête me tournait. C'était une rencontre violente. À l'étonnement de l'avoir vu succédait le désappointement de sa brusque disparition.

Je le voyais rarement, toujours à la sauvette, sans pouvoir fixer ses traits.

En mettant bout à bout les brefs instantanés où je l'ai croisé, je pense que la durée de notre vie commune se monte à une heure.

STROBOSCOPE

Il se passa environ un mois entre le jour de la révélation du nom et la scène de première vue, si chère aux romanciers, que Samantha devait raconter plus tard en ouvrant son blog. Elle appela ce texte Vie Commune, c'était aussi le nom de son blog, d'ailleurs.

Parce qu'en mettant bout à bout les petits moments où elle a croisé son père dans la rue, comme ça, sans que jamais il ne le veuille, elle pense que leur vie commune se monte à une heure.

Sa vie commune avec son père, cette heure-là, découpée en petits flashes aveuglants, comme les gestes des danseurs sous la lumière du stroboscope : "Un stroboscope (étymologie grecque) est une source de lumière intermittente. Par un dispositif mécanique ou électronique, on produit une alternance de phases lumineuses (flash) et de phases obscures.

Son degré de liberté (ou paramètre) est la période entre deux flash(es).

Il permet d'observer des phénomènes périodiques dont la fréquence est trop élevée pour l'œil qui ne perçoit pas la discontinuité : 1/1 seconde, saccades ; 1/24, film continu. Il faut régler la fréquence des flashes sur celle du phénomène qui apparaît alors comme fixe et devient observable.

Stroboscope : à la mairie, la première fois, dans les néons, il est vêtu en kaki, la fille à son bras.

Phase obscure.

Stroboscope : sur la place du village, le dimanche matin, ils viennent d'acheter un gâteau, il porte le pain, la fille à son bras.

Phase obscure.

Stroboscope : dans une rue, il me voit, il traverse le trottoir, très vite. Son regard effrayé, inoublié.

Phase obscure.

Stroboscope : dans la rue, il parle avec Yves A. mon ancien professeur de Français. Je me précipite, sachant que Monsieur A. me servira de passeur. Alors que je traverse vers eux, je vois mon père perdre contenance et quitter précipitamment son interlocuteur pour se réfugier dans une droguerie, celle-là même que tenaient les parents de son ami de Résistance Paul Lasbat.

Phase obscure.

Stroboscope : je suis seule, je fais du stop, il pleut. Il passe en voiture, je vois la voiture arriver de loin, les essuie-glace lentement balaiant la vitre. Je vois son visage par intermittence. Il est seul. Il me semble que la voiture va ralentir. Je voudrais tellement qu'elle ralentisse mais elle passe devant moi son train de sénateur. Il ne s'arrête pas.

Phase obscure.

Stroboscope : Linette est morte. Le jour de son enterrement, des proches portent son cercueil sur leurs épaules, du Café des Platanes jusqu'à l'église. Je suis sur la place et je le vois sortir, il est le premier à droite, impassible, rien ne trahit son chagrin.

Phase obscure.

Stroboscope : Je suis seule, j'appelle depuis des cabines, la secrétaire me dit qu'il est en réunion, je n'appelle jamais chez lui, je me contente de l'attendre dans la rue, en face. Mais je ne reste jamais longtemps, je me sens totalement déplacée.

Phase obscure.

Je ne me souviens plus des autres fois, elles étaient encore plus rapides, juste une voiture au coin de la rue, une ombre dans la rue, une silhouette dans un groupe d'hommes.

Peut-être que ça ne fait pas une heure, finalement, seulement un quart d'heure. Ça a duré sept ans.

Son degré de liberté (ou paramètre) est la période entre deux flash(e)s.

LA VOITURE ORANGE

Maintenant, il faut que je vous raconte ces sept ans, les sept ans du stroboscope.

Au début, je n'ai pas encore seize ans, et à la fin, j'en ai vingt-trois. Je dis "à la fin", parce qu'à la fin mon père meurt. C'est un événement aussi important que la révélation de son nom. Quelque chose s'arrête net, qui a duré sept ans : toutes mes tentatives pour faire sa connaissance.

Il y a diverses époques durant ce sept ans, divers états de la question.

Je vais les raconter depuis les pages écrites et exhumées que je remonte à la surface, sans souci de chronologie, cela n'a pas d'importance trente ans après.

Samantha sait peu de choses sur lui. Il travaille dans une administration dont les bureaux sont situés un peu à l'écart du village. Elle ne sait pas très bien en quoi consiste son activité. Il dispose d'une voiture de service, plutôt vieille et mal entretenue dans laquelle elle le croise de temps en temps. Il se déplace dans le village au volant de ce véhicule orange.

Il pleut. Samantha veut rejoindre ses camarades, dans le bourg voisin, elle les imagine bien au chaud, dans le café moite et enfumé. Elle a envie de voir défiler les heures de ce mercredi après-midi d'hiver avec eux. Alors elle se met sur le bas-côté de la route pour faire du stop. C'est une époque où tout le monde fait du stop, sans s'effrayer, il ne se colporte pas encore ces récits d'épouvante qui ligoteront les jeunes à leurs portables pour que les adultes puissent les suivre à la trace.

Il pleut. Aucune voiture ne passe. Samantha envie les autres qu'elle imagine ensemble alors qu'elle reste sur le bord de la route.

Au moment où elle va peut-être renoncer, une voiture orange apparaît au sommet de la côte. Elle roule lentement.

Samantha reconnaît le numéro de la plaque d'immatriculation, qu'elle connaît par coeur.

C'est lui.

Samantha a l'impression que la pluie est devenue chaude, soudain. Elle baigne dans un liquide sirupeux qui lui fait tourner la tête, elle cherche un peu d'air.

C'est lui. Mon Dieu, voici le moment tant attendu. Il pleut, il n'y a personne. Personne ne le verra s'arrêter. Personne ne la verra monter. Elle a très chaud, son coeur s'emballe. Ils vont se parler, enfin, enfin se parler, s'expliquer, faire connaissance. Quelle chance, pense Samantha. Tout se bouscule dans sa tête, dans son corps, quel tourbillon. Putain, c'est là, c'est maintenant. Respire, Sam, respire, c'est maintenant.

(Pauvre petite chèvre de Monsieur Seguin, comme tu t'es bien battue jusqu'au petit matin et comme mon coeur se serre en écrivant ces mots, parce que bien sûr, la voiture ne va pas s'arrêter.)

La voiture arrive à sa hauteur, elle voit le visage de son père, ses traits lourds, ses yeux sombres et cernés.

Et la voiture passe, infiniment lentement, pourtant elle n'a pas ralenti. Elle va de son train de sénateur au rythme des essuie-glaces qui balaient le pare-brise, indifférente aux insultes que Samantha crie sur son passage.

Il va falloir qu'il meure, lui parce qu'elle, elle a tellement envie de vivre.

AVEC SON COEUR À L'INTÉRIEUR

Je vous écris ces quelques fleurs
Avec mon coeur à l'intérieur
Je vous fais toutes mes excuses
Françoise Hardy

Longtemps elle avait cru à sa bonne foi.
Et s'il ne savait pas qui elle était ? Après tout, il ne lui avait jamais été présenté.
Et s'il la cherchait dans la foule des adolescentes qui sortent du lycée ?
Et s'il attendait un signe ?

Dans sa chambre, elle écoutait souvent la radio, une chanson répétait :
"Le premier pas, j'aimerais qu'elle fasse le premier pas... que ce soit elle qui vienne à moi..."

C'est ce qui l'a décidée à écrire la lettre. Simplement pour qu'il sache où la trouver, lui qui la cherchait peut-être.

Ecrire la lettre ne lui avait pas paru difficile. Elle s'y montrait d'une politesse qui confinait à l'humilité, ne demandant qu'une entrevue pour qu'enfin leurs vies cessent de ressembler à ces parallèles qui ne se rejoignent jamais.

Elle savait bien qu'il n'allait pas bouleverser sa vie pour elle, elle imaginait seulement qu'il trouverait des parenthèses dans lesquelles lui faire une place. Elle pensait que c'était bien le moins qu'il puisse faire, qu'elle ne manifestait pas en demandant cela, des exigences démesurées.

Elle avait mis une petite photo d'identité dans une feuille pliée en quatre et sur l'enveloppe libellée à l'adresse de son bureau, elle avait écrit en gros à gauche : PERSONNEL. Ce luxe de précautions devait lui prouver qu'elle ne lui voulait aucun mal, qu'il n'avait rien à craindre d'elle.

La lettre devait le rassurer, c'était une invitation : ni une mise en demeure ni une prière, elle avait sa fierté. Elle avait encore beaucoup d'espoir, elle venait d'avoir seize ans.

En 1992, elle a rêvé qu'elle recevait enfin la réponse. Il lui avait répondu mais le tampon sur l'enveloppe indiquait "1979". La lettre s'était perdue car il n'avait pas mis la bonne adresse.

C'était quand même une grande joie, cette réponse, dans le rêve.

Parce que bien sûr, dans la réalité, il n'a jamais répondu.

BELLE ET SAMANTHA

Au début, Samantha a continué à fréquenter le Café des Platanes. Elle y allait pour voir Michel Delamarre, dont elle avait le béguin. Pour le voir, elle devait entrer dans le cercle, toujours être dans le cercle, toujours sourire et jouer le rôle de bonne copine sans état d'âme que tout le monde aime fréquenter.

Autour des tables rondes les chaises agrandissaient le cercle au gré des arrivées, à partir de dix-huit heures, les samedis d'été. Samantha s'arrangeait pour être à proximité de Michel, et loin d'Oscar Corbeau qui l'observait de biais.

Maintenant que Samantha connaissait le nom de son père et la beauté de sa fille, elle avait compris qu'Oscar ne l'aimait pas. Oscar flairait le danger qu'elle pouvait représenter pour sa Belle. Oscar était héritier d'une lignée qui ramassait au sein de son Etude les secrets d'alcôve, les derniers avis avant la fin. Il connaissait l'art de se taire mieux que quiconque au village. Ses yeux balayaient Samantha sans s'attarder sur elle. Il ne lui adressait jamais la parole. C'était peut-être ça le plus inquiétant.

Belle, au contraire, qui traînait tout une cour de copines après elle, s'était tout de suite attachée à Samantha. Belle se mettait souvent à côté d'elle, plaisantait, faisait des apartés, lui lançait des regards amicaux, tissait ces mille liens qui tricotent une amitié.

Samantha était pétrifiée.

Quelques jours avant la fête des Mères, Belle dit qu'elle avait acheté à la sienne une cafetière "mais je me demande pourquoi, puisqu'il n'y a que mon père qui boit du café à la maison!"

Les autres avaient ri. Samantha aussi.

Puis sur le chemin du retour, en passant dans une ruelle, elle s'était arrêtée pour vomir son citron pressé.

A l'époque, c'était sa boisson préférée.

C'était une époque où elle avait souvent le cœur au bord des lèvres.

Plus tard, Samantha a décidé de tout dire à Michel Delamarre.

Elle revoit les yeux étonnés de Michel, et la bonté de ce regard. Son air désolé.

Oh.

Ils parlent longtemps tous les deux. Samantha lui dit qu'elle a envie de dire la vérité à Belle, qu'elle ne supporte plus de la voir comme ça, qu'elle se sent déplacée et fourbe dans son silence. Michel dit que Belle n'est pas armée pour apprendre une telle nouvelle, que Belle aime son père avec passion, que certains enfants peuvent avoir envie de savoir la vérité sur leurs parents, mais qu'elle n'en fait pas partie.

Michel est désolé. S'il apprenait que Samantha était sa soeur, il serait très content.

Samantha se dit que cette histoire est bien cruelle pour elle : elle n'a pas envie d'être la soeur de Michel, mais sa petite-amie. Et elle n'a pas envie d'être l'amie de Belle, elle voudrait seulement être sa soeur.

Toutes ces choses sont impossibles.

Samantha ne sait pas encore que parfois, il faut apprendre à changer de rêves. Elle ne le sait pas, alors elle s'entête à aller au Café des Platanes, à rencontrer Michel, Belle, Oscar et les autres. Ça n'en finit pas, il ne se passe rien : s'asseoir autour de tables, rire, bavarder, fumer, boire. Vient toujours un moment où chacun part vers d'autres occupations, et Samantha rentre seule parce qu'en fait, elle n'est pas dans le cercle. Son cercle, il n'est pas là, ce n'est pas eux.

Tire-toi de là, Samantha... Le monde est grand, la vie est longue.

Après le bac, Samantha est allée étudier dans la Grande Ville. Oscar et Belle vivent là. Oscar termine poussivement ses études. Samantha ne les voit pas. La ville est grande. Les cercles sont nombreux. Ici, Samantha n'est pas la seule à avoir une histoire compliquée.

Un jour, pourtant, au détour d'une rue, alors qu'elle va traverser, Samantha se trouve nez-à-nez avec Belle qui conduit sa voiture grise.

Belle est joyeuse de rencontrer Samantha par hasard :

"Oh Samantha ! Comme il y a longtemps que je ne t'ai pas vue ! Tu ne viens plus au Café des Platanes ?"

Samantha bredouille qu'elle est occupée, les partiels, la fac...

Belle insiste, elle voudrait l'inviter à une grande fête costumée qui aura lieu le mois prochain. Samantha en a bien entendu parler, c'est certain !

Samantha objecte que le thème de la fête costumée est très précis et qu'elle n'a pas le déguisement qui conviendrait.

Belle lève les objections.

"- Justement, samedi prochain, nous nous retrouvons à plusieurs chez moi, avec des modèles de robes, et mon père va nous faire des patrons, il ne restera plus qu'à les coudre. Viens ! Ce sera très amusant. Tu viendras, n'est-ce pas?"

Samantha n'y est pas allée.

Elle n'a plus jamais eu l'occasion de parler à Belle.

C'est peut-être ce jour-là que Samantha a appris à changer de rêve. Elle avait si souvent rêvé qu'elle entrerait dans la maison de son père... Mais pas comme ça, pas sous les oripeaux d'une copine de Belle, pas au milieu d'un groupe de jeunes filles bruissantes et pépiantes.

Pas en se faufilant, pas en biaisant.

Pas en se taisant, pas en faisant semblant.

Ce jour-là, Samantha a renoncé au cercle du Café des Platanes.

LA FIN DU CAFÉ DES PLATANES

La fin du Café des Platanes, ce n'est pas la fin de mon feuilleton, j'ai encore bien des choses à venir raconter ici.

Non, la fin du Café des Platanes, c'est la fin d'une époque.

C'est le moment où la famille Lebel quitte la place.

Ça n'aurait pas dû arriver, en tout cas, pas aussi vite, ni aussi brutalement.

Mais Linette est morte.

Linette, la dame aux dattes, si jolie dans son manteau de fourrure.

La confidente de mes parents.

Linette a mis fin à ses jours, comme on dit, un matin, il y a presque trente ans de cela.

Dans son appartement, juste au-dessus du Café des Platanes.

Elle avait à peine plus de quarante ans, des parents vieillissants, deux fils adolescents et un mari volage.

Elle est morte comme dans les films, Linette, comme dans les films d'horreur.

Ensuite, les hommes de son entourage ont porté son cercueil depuis chez elle jusqu'à l'église.

Et mon père était là.

Il ne montrait rien de son chagrin.

Il y avait tant de monde, je ne me souviens que de lui portant le cercueil, des boutons dorés de sa veste, on aurait dit un capitaine, ou un marin.

Le marin que j'aime il est loin d'ici
Il est à Marseille en partant me dit
Allons ma mignonne mon p'tit brin d'amour
Je serai fidèle jusqu'à mon retour
Et à mon retour je te le promets
Et à mon retour, je t'épouserai.

Quelques mois plus tard, l'appartement de Linette a été vidé. Par hasard, je me suis trouvée là, à la fin, quand les déménageurs avaient tout pris et qu'il ne restait, on ne sait pourquoi, qu'un carton oublié au milieu d'une pièce vide. Je me suis approchée de ce carton, plein de choses inutiles, de carnets avec de vieilles adresses écrites au crayon, des photos anciennes. Et c'est ainsi, par hasard, que j'ai trouvé une photo de mon père, la seule que je possède à ce jour. Il y avait aussi plusieurs photos de ma mère. Malheureusement, sur aucune de ces photos ils n'étaient ensemble.

J'ai pris les photos.

Le reste du carton a été mis à la poubelle.

Le Café des Platanes a été vendu.

AVOIR QUELQUE CHOSE DANS LE VENTRE

Les dernières années du stroboscope, Samantha n'habite plus au village, même si elle y revient encore souvent. La Grande Ville est voisine et pourtant distante. On la rejoint par une route nationale qui tourne, vire, et traverse bourgs et hameaux comme autant de haltes et de ralentissements. Il faut plus de deux heures pour parcourir cent kilomètres, le nez au cul des camions, tracteurs, machines à vendanger ou moissonneuses-batteuses qui occupent les deux parties de la chaussée.

Dans la Grande Ville, il faut aller vite, connaître les files de sélection qui vous dirigent à droite ou à gauche, ne pas s'arrêter au feu orange sous peine de se faire klaxonner. Les magasins proposent en vitrine des robes dont le prix est deux fois le salaire mensuel de sa mère, à l'usine.

A la fac, Samantha se découvre étudiante campagnarde par rapport aux filles qui sortent de la khâgne locale et qui alignent leurs références littéraires en se rengorgeant (Samantha ne sait pas même ce qu'est une khâgne). Elle se jette dans les mots, elle étudie les livres, avale les théories structuralistes, découvre la linguistique, la phonétique historique, les romans de toile, de geste, l'octosyllabe à rimes plates...

Un jour, elle apprend que son père est malade. Elle ne sait plus qui le dit, quelqu'un, dans un groupe de gens, qui ne s'adresse pas à elle. C'est une maladie grave. Il a beaucoup maigri, il a été opéré, ou alors il va l'être, enfin, c'est grave.

A ce moment-là, Samantha et Paula ont commencé à parler de lui, à voix basse, comme on effleure une zone douloureuse.

Paula confirme que Pierre est malade. Elle ne laisse passer aucune émotion, Samantha ne peut pas se douter qu'ils se voient encore, qu'ils n'ont jamais cessé de se voir.

Bien plus tard, Paula dira : "Quand j'ai appris sa maladie, je me suis dit cette fois, c'est fini...Mais nous nous sommes encore vus, nous nous sommes débrouillés, quand il rentrait... notre relation avait évolué à ce moment-là... c'était de la tendresse, et puis, il y avait quelque chose... quelque chose qui était plus fort que nous"

Samantha se sent mal à l'aise en apprenant la maladie de son père parce qu'elle a souvent pensé à sa mort. A vrai dire, elle a souhaité sa mort, leur mort à tous. Que cette situation s'arrête, qu'on en finisse. Parfois des images de massacre lui venaient, comme dans ces films d'horreur dans lesquels on voyait des inscriptions en lettres de sang sur

des murs blancs et des cadavres couchés dans la pièce d'une maison, souvent vaste et de bon goût.

Samantha avait souvent imaginé écrire de telles inscriptions dans la maison de son père.

Elle se demande ce qui va se passer, maintenant. Elle se demande si elle n'est pas un peu responsable de ça, à cause de toutes ses pensées à longueur de nuits blanches, comme un sort qu'elle lui aurait jeté, puis elle s'en veut d'être superstitieuse. N'empêche...et si c'était vrai, et si c'était ça ?

Personne ne pourra désormais dire à Pierrot : "[Tu n'as rien dans le ventre](#)"

LE MARIAGE DE BELLE ET D'OSCAR

Ils s'étaient connus au collège et il avait tout de suite su que ce serait elle, la femme de sa vie, la mère de ses enfants... Comme dans les films ! Pourtant Oscar Corbeau était fort laid, long, maigre, le visage émacié troué de deux tisons qui vous transperçaient. Une réincarnation du Grand Inquisiteur. Avec cela, mauvais sujet, noceur, buveur, ne connaissant que l'ironie, le sarcasme, promenant sur tous un air goguenard et méprisant.

Pourtant, l'amour fou d'Oscar Corbeau pour Belle lui rendait toute son humanité, empêchait la haine, provoquait même parfois la pitié. Car Belle se jouait d'Oscar, le prenant, le quittant, le reprenant. Et lui, éperdu, suppliant, revenait toujours, n'abandonnait jamais, sûr qu'un jour elle serait sa femme. Ainsi se passa leur jeunesse au Café des Platanes, sous le regard de leurs contemporains et des anciens, qui avaient, avant eux, joué à ces jeux.

Certains se souvenaient de la beauté de [Gersende](#), miraculeusement ressuscitée en sa petite-fille alors qu'elle-même était devenue une vieille pliée, bossue, que Samantha surnommait Carabosse et dont elle avait vaguement peur. Les uns trouvaient le fils Corbeau fort laid, mais de famille honorable, c'était un bon parti. N'y avait-il pas quelque chose de troublant dans l'amour fou qu'il éprouvait pour Belle ? Trouverait-elle jamais passion aussi somptueuse, chevalier aussi dévoué ?

Pour les autres, Oscar était le dernier rejeton d'une lignée qui s'était signalée par son goût de la noce et de la ripaille, des messieurs-bons-à-rien qui avaient engraisé sur les privilèges acquis par leurs ancêtres.

Belle devait fuir car le monde était vaste et plein de jeunes hommes élégants, intelligents dont l'un saurait bien la rendre heureuse.

Les parents de Belle espéraient que la chose ne se ferait pas, le prétendant avait trop souvent défrayé la chronique de ses frasques. Il ne semblait pas fait de l'étoffe des maris, en tout cas pas de celle dont on rêve d'habiller un gendre.

L'affaire en était là, de ruptures en molles réconciliations quand Belle, qui était partie travailler à Paris où, disait-on, elle avait fréquenté un médecin, décida brusquement de revenir au village, de s'y installer et d'épouser Oscar.

La date de la cérémonie fut rapidement annoncée. Le mariage civil en tailleur strict fut suivi d'un repas dans le meilleur restaurant de la région pour les parents et la famille proche. Quelques jours plus tard, à une grande messe concélébrée par plusieurs prêtres succéda une grande fête pour les amis. Oscar rayonnait de bonheur. Belle avait, par dérision, peut-être, mais Samantha ne pouvait en être sûre, choisi les Bidochon pour décorer ses faire-parts, acheté une robe de mariée défraîchie aux Puces, dont la dentelle jaunie tombait en lambeaux, et avait coiffé ses cheveux en une queue de cheval tenue par un simple élastique.

Malgré cet accoutrement, elle était belle à tomber par terre, ma soeur, le jour de son mariage.

Je l'ai vue en photo, quelques jours plus tard, dans la vitrine du photographe, riant aux éclats, en train de découper un gâteau à plusieurs étages. C'est la dernière fois qu'elle a incarné à mes yeux l'image du bonheur. Ensuite, son père est mort, puis sa mère aussi, et la vie s'est chargée de ternir sa beauté et de faire d'elle, dont la jeunesse avait été si resplendissante, une femme comme les autres, avec son lot de bonheurs et de chagrins.

UN VENDREDI APRÈS-MIDI ET LE DIMANCHE MATIN QUI A SUIVI

Un vendredi après-midi de toute fin d'été, alors que la fac n'avait pas encore repris, Samantha était dans la Grande Ville qu'elle habitait, au volant de sa voiture. Elle allait quelque part, mais à cause du temps qui a passé depuis ce jour-là, elle ne se souvient plus de l'endroit qu'elle cherchait à rejoindre...

Est-ce que c'est cette année-là qu'elle avait rendez-vous avec l'étudiant en Mathématiques qui s'appelait Franck et dont elle se souvient seulement à cause de son prénom, vingt ans après ? Cela expliquerait qu'elle se soit trouvée dans ce quartier, où, vraiment, elle n'avait rien à faire. Comme elle s'est trompée plusieurs fois d'itinéraire, elle se retrouve sur le périphérique et elle se souvient seulement de ces panneaux avec une croix rouge et le nom de l'hôpital vers lequel conduisait la sortie.

Hôpital, sortie 25, 600 mètres, 400 mètres...

Mais non, ce n'est pas cette sortie ! Encore !?

Et puis finalement, il ne s'est rien passé de plus pour elle ce vendredi après-midi là, ni le samedi qui a suivi. Elle n'en garde aucun souvenir. Le samedi, elle a dû rentrer chez sa mère, puisqu'elle se souvient bien que c'est là qu'elle s'est réveillée le dimanche matin.

Elle dormait. Sa mère est entrée dans la chambre, elle a jeté le journal sur son lit et elle a dit : "Ton père est mort, c'est dans les avis de décès".

C'était un dimanche de fin d'été. Sa Marraine est venue manger.

- Qu'est-ce que tu as Samantha ? pourquoi tu pleures?

- Mon père est mort.

-Oh...

Un silence.

- Mais bon, tu ne l'as pas connu, alors ça ne peut pas non plus te faire tellement de peine.

Paula reste muette. Elle va et vient comme si rien ne s'était passé. Elle s'enferme dans la cuisine où elle ne supporte l'aide de personne.

Le même jour, avant de se mettre à table, Louis, qui est alors un vieux monsieur fragile, la prend à part :

- Mon petit, il faut que je te dise quelque chose... C'est étrange de dire ça comme ça, mais voilà : aujourd'hui, tu es orpheline de père... Ton père est mort.

Il passe la main sur les cheveux de Samantha qui pleure, il répète doucement : "Mon petit, mon petit..."

Ce sera son viatique pour faire le deuil de son père.

Dans les pages jaunes de l'annuaire, quelques temps après, elle a trouvé la rubrique : psychiatre. Elle avait l'impression de devenir folle.

Entre fille et folle, il n'y a qu'une erreur de touche de clavier.

Il était mort le vendredi après-midi, dans l'hôpital vers lequel elle se perdait.

MON PÈRE POSTHUME

Dans une armoire qui est ailleurs, pas ici d'où j'écris, mais là-bas où je vis maintenant, il y a des pages et des pages qui retracent mes visites au cimetière après la mort de mon père.

Enfin, je savais où le trouver, mon père fugueur. Papa e mobile mais là, allongé sous la pierre, le voilà enfin en situation stable, à ma merci. Je tiens la télécommande appuyée sur pause. Arrêt sur image. Je peux emprunter le petit chemin blanc et me rendre à l'aplomb de son cadavre autant de fois que je le veux. Alors j'y vais.

Mais très vite me rattrape la très belle phrase que Truffaut mit dans la bouche d'un des personnages de « La chambre verte » : Ne sont à moi dans la mort que ceux qui étaient à moi dans la vie.

Je peux rester plantée devant le tombeau, il ne se passe rien. Nulle statue du Commandeur ne m'entraîne dans les profondeurs de la terre, nulle voix ne sort des ténèbres, nulle reconnaissance posthume ne monte des tréfonds. Seuls les oiseaux chantent dans les arbres.

Parfois, ça tourne au vaudeville. C'est que le cimetière est un lieu social. Le cimetière est le royaume des veuves et des orphelines. Or, seul Louis m'a reconnue ce titre. Lui qui avait accepté d'être mon père de papier connaît la charge symbolique des mots. Pour les autres, je ne suis rien qu'une promeneuse de cimetière, une jeune fille un peu bizarre qui rase les caveaux, se réfugie dans les chapelles, enfouit son nez dans les pots de chrysanthèmes pour ne pas être reconnue.

C'est en allant bader autour du caveau de mon père que j'ai rencontré pour la première et seule fois ma grand-mère corse, toute de noir vêtue, auréolée de cheveux blancs. J'ai reconnu mes yeux noirs dans les siens, nous sommes restées plantées dans un face à face éternel de quelques secondes. Toujours planquée derrière le caveau cruciforme des voisins, j'ai aussi fait la connaissance de sa sœur, ma tante, de ses neveux, mes cousins et cousines, de la blonde platine vulgaire à douce pataude un peu déhanchée.

Mon père ayant été enterré avec les morts de la famille de sa femme, son nom n'apparaissait nulle part. Pendant des mois, j'ai attendu qu'« ils » le gravent. J'avais hâte de voir apparaître le nom de mon père en lettres dorées sur marbre clair.

Quand ce fut fait, sa femme tomba malade et fut enterrée à ses côtés.

Dès lors, je cessai complètement d'aller voir mon père, de peur de la déranger, peut-être. Pour la Toussaint, ma mère et moi passons devant eux sans nous arrêter. Nous admirons d'un coup d'oeil les belles fleurs blanches déposées sur leurs corps désormais rendus à la poussière. Nous nous sentons incroyablement vivantes et cela nous rend indulgentes. Un jour, nous aussi nous les rejoindrons, ici, sous les arbres et plus personne ne se souviendra de notre histoire.

(Aujourd'hui se termine mon petit feuilleton, merci de l'avoir suivi.)

Ce texte est publié sous licence Creative Commons 2.0 France. Vous ne pouvez pas en faire une utilisation commerciale. Si vous le citez, indiquez sa provenance (www.samantdi.net) et ne le modifiez pas, merci.